BIBLIOTHÉQUE
HISTORIQUE,
A L'USAGE DES JEUNES GENS.

BIBLIOTHÉQUE HISTORIQUE,

A L'USAGE DES JEUNES GENS,

OU

PRECIS DES HISTOIRES GÉNÉRALES ET PARTICULIÈRES

DE TOUS LES PEUPLES ANCIENS ET MODERNES,

EXTRAIT de différens auteurs, et traduit de diverses langues;

PAR M. BRETON,

Traducteur de la Biblioth. géograph. de Campe.

TOME IX.

HISTOIRE DE LA GRÈCE,

PAR W. MITFORD. TOME 9.

PARIS,

F. SCHOELL, rue des Fossés S. G. l'Auxerrois, n. 29.

L. HAUSSMANN et D'HAUTEL, rue de la Harpe, n. 80.

1809.

HISTOIRE

DE LA GRÈCE,

PAR W. MITFORD.

CHAPITRE XXXIV.

Affaires de l'île de Rhodes. Mort de Thrasybule et de Conon. Suite de la guerre, jusqu'à la conclusion de la paix dite d'Antalcidas.

L'ILE de Rhodes n'avoit pas alors cette administration aussi sage que régulière qu'y admiroit Strabon, et dont elle jouit sous la protection des Romains. Les riches et les pauvres n'avoient pas entr'eux cet accord qui seul eût pu rendre leur pays indépendant; ils étoient obligés de sol-

liciter respectivement les secours de quelque nation étrangère.

Après la guerre du Péloponnèse, l'oligarchie fut établie dans l'île de Rhodes; mais la défaite de Thimbron en Asie ayant détruit l'influence des Lacédémoniens, et les Athéniens étant devenus encore une fois puissans sur mer, les démocrates de ce pays firent une alliance avec Athènes, et chassèrent tous ceux des insulaires dont la naissance distinguée ou la fortune leur portoit ombrage.

Ceux-ci s'adressèrent à Lacédémone, et cette république crut intéressant d'enlever aux Athéniens une acquisition aussi précieuse. On avoit si peu de danger à craindre de la flotte jadis si formidable sous les ordres de Conon, que l'on crut que huit galères suffiroient pour cette expédition [1]; mais il paroît que

[1] L'an 391 avant J. C.

le gouvernement de Sparte étoit très-mal informé. Les Rhodiens avoient un nombre double de vaisseaux de guerre ; en sorte que le général lacédémonien Ecdicus, ne se trouvant pas en état de prendre l'offensive, sortit à peine du port de Cnide.

On résolut en même temps à Sparte d'envoyer un nouveau général en Asie. Le choix tomba sur Diphridas qui, sans le secours de troupes péloponnésiennes, sut par son activité et l'agrément de ses manières, rétablir à-peu-près les affaires de la république en orient.

Diphridas ayant eu le bonheur de faire prisonnier Tigranes et sa femme qui étoit fille de Struthas, se servit de leur rançon pour lever un corps de troupes mercenaires

L'année suivante [1], les Lacédémoniens jaloux de reprendre l'île de

[1] L'an 390 avant J. C.

Rhodes, ordonnèrent à Téleutias, frère d'Agésilas, de passer avec son escadre en Asie, et de prendre le commandement en chef de la flotte qui se trouva alors forte de vingt-sept galères. Téleutias mit à la voile pour l'île de Rhodes; il rencontra et prit toute entière une escadre athénienne de dix vaisseaux.

Xénophon remarque à ce sujet combien les deux partis tenoient une conduite inconséquente. Les Athéniens, alliés de la Perse, ou du moins des satrapes d'occident, avoient envoyé cette escadre pour secourir Evagoras, roi de Chypre, contre les Perses; et les Lacédémoniens interceptoient des vaisseaux qui alloient combattre leurs ennemis; mais ce qui est surtout digne d'observation, c'est la foiblesse et le délire du gouvernement de la Perse, qui exposoit un empire aussi vaste à toutes sortes

d'insultes de la part des petites républiques de la Grèce.

La perte de ces vaisseaux ne fit qu'exciter l'activité habituelle des Athéniens. Thrasybule prit le commandement d'une flotte de quarante galères. Cet officier expérimenté se hâta d'arriver à l'île de Rhodes. Il y trouva Téleutias et les réfugiés rhodiens, maîtres d'un poste qu'ils avoient fortifié. Cependant le parti démocratique étoit si fort qu'il avoit battu les Lacédémoniens et leurs alliés. Les Rhodiens n'ayant pas besoin de son secours, et Téleutias refusant le combat, Thrasybule mit à la voile pour l'Hellespont, où il pouvoit servir plus utilement son pays.

Il s'étoit élevé une guerre entre Amadocus ou Médocus, roi des Thraces odrysiens, et Seuthès, ce prince que nous avons vu rétabli dans ses possessions par les débris

de l'armée des dix-mille. Thrasybule les réconcilia, et les admit l'un et l'autre à l'alliance d'Athènes. De là il se rendit à Byzance, et rétablit un impôt que les Athéniens y avoient autrefois levé. Cette taxe étoit du dixième de la cargaison de tous les bâtimens qui passoient le Bosphore. Il abolit aussi le gouvernement oligarchique introduit par les Lacédémoniens, et le remplaça par la démocratie.

Il obtint le même succès à Chalcédoine. Les autres villes grecques d'Asie étoient déjà dans les intérêts d'Athènes, excepté Abydos, contre laquelle rien en ce moment ne l'engageoit à porter ses armes victorieuses.

Thrasybule tourna ensuite son attention sur la grande et opulente île de Lesbos. Les Lesbiens ne vivoient pas sous un gouvernement

unique ; chaque ville formoit un état indépendant. Cependant il y avoit un gouverneur lacédémonien à Méthymne ; et toutes ces cités, hors Mitylène, étoient attachées à Sparte. Mais Mitylène étoit la ville la plus populeuse et la plus puissante ; Les réfugiés de toutes les autres, n'attendoient que l'occasion de se rétablir, en renversant le gouvernement de leurs républiques respectives ; tandis que les réfugiés de Mitylène avoient un ressentiment semblable contre ceux qui gouvernoient leur patrie.

Dans ces circonstances, Thrasybule essaya de mettre l'île entière dans le parti, et sous la domination d'Athènes. Il fut bien reçu à Mitylène, et engagea ses habitans à marcher contre Méthymne. Les réfugiés des différentes villes se joignirent à lui. Le gouverneur lacédémonien

ayant risqué une bataille, fut vaincu et tué.

Quelque-unes des villes se rendirent; le pillage des campagnes servit de paie à l'armée victorieuse.

Athènes avoit presque recouvré toute l'influence qu'elle avoit exercée jadis sur les villes grecques établies dans les îles voisines de la côte d'Asie, ou sur les rives de l'Hellespont. Abydos où commandoit encore Dercyllidas, et le petit nombre de villes ioniennes que Diphridas avoit su maintenir dans l'alliance de Lacédémone, formoient les principales exceptions.

Le général athénien passa l'hiver à Lesbos. Son projet étoit de se rendre à Rhodes dans le commencement du printemps,[1] et de s'y présenter avec tous les moyens qu'il é-

[1] L'an 389 avant J. C.

toit nécessaire d'employer contre un ennemi tel que Téleutias.

Mais il lui falloit de l'argent pour entretenir sa flotte ; après avoir levé des subsides dans différentes villes, il arriva à Aspendos sur les bords de l'Eurymédon. Les habitans avoient déjà payé des contributions, lorsque des excès commis par les troupes, les indisposèrent. Ils attaquèrent le camp naval des Athéniens pendant la nuit ; et Thrasybule fut tué dans sa tente.

Telle fut la fin d'un homme dont le mérite peu commun avoit été éprouvé en plusieurs occasions, dans les révolutions qui eurent lieu au milieu de sa patrie, dans les commandemens qui lui furent confiés contre l'ennemi commun ; d'un homme, qui, par sa probité et son vrai patriotisme, doit être placé auprès d'Aristide et de Cimon, comme le

personnage le plus intègre parmi cette multitude de grands hommes qu'Athènes a produits à cette époque. Mais à Athènes, il n'étoit point d'homme assez pur pour échapper à la calomnie de ceux qui faisoient un métier des plus infâmes délations. Nous trouvons dans les harangues de Lysias la preuve qu'une accusation de péculat fut intentée contre Thrasybule.

Il est vrai que la méthode usitée par les Athéniens de lever des subsides à main armée, favorisoit les extorsions de leurs généraux, et en même temps fournissoit toujours des prétextes pour les calomnier.

Xénophon ne paroît pas avoir aimé Thrasybule; il est vrai qu'ils étoient de partis opposés, mais à l'occasion de sa mort, il fait son panégyrique en ces termes : « Telle fut la fin d'un homme digne

« de la plus haute estime. » Cet éloge, malgré son extrême concision, est peut-être, si l'on en excepte celui de son ami et son protecteur Agésilas, le plus complet qu'il ait fait d'aucun de ses contemporains.

A la perte de ce grand homme, vint se joindre celle de Conon. Nous ne savons pas avec certitude ce qui lui est arrivé depuis sa détention par ordre de Téribaze ; mais il est probable qu'il s'échappa et se rendit dans l'île de Chypre, où il possédoit de grands biens, et qu'il y mourut.

S'il est vrai que d'autres chefs n'auroient pas eu les talens nécessaires pour rendre à Athènes le degré de force et de splendeur qu'elle avoit déjà recouvré, il est probable qu'il ne s'y trouvoit pas non plus d'homme capable de continuer l'ouvrage de Thrasybule et de Conon. Cependant les Lacédémoniens étoient alarmés de ce qui étoit déjà

fait, et particulièrement de ce que les Athéniens étoient rentrés dans le Bosphore, et y levoient des impôts. Dercyllidas qui étoit resté dans son gouvernement d'Abydos, sans forces suffisantes pour agir efficacement contre Thrasybule, étoit peut-être l'homme que Sparte pouvoit charger avec le plus d'avantage du commandement de ses troupes en Asie; mais Anaxibius plus favorisé par les éphores, obtint cet emploi : il partit avec trois galères, sans troupes de débarquemens, mais avec de l'argent pour lever mille soldats mercénaires.

Iphicrate étoit, parmi les Athéniens, le seul qui pût remplacer Conon et Thrasybule. Mais Xénophon nous apprend que, dans le temps où Iphicrate commandoit dans le Péloponnèse, ce général ayant fait mettre à mort quelques Corinthiens, à cause de leur attachement zélé pour Argos, les deux

républiques unies, indignées de cette mesure, le renvoyèrent lui et ses troupes, sous prétexte que leur service ne leur étoit plus nécessaire.

L'envoi que les Lacédémoniens faisoient d'un nouveau commandant et de renforts dans l'Hellespont, engagea les Athéniens à y faire passer Iphicrate avec huit galères, et douze cents peltastes, ou soldats armés de boucliers.

Pendant quelque temps, Anaxibius et Iphicrate ne s'occupèrent chacun de leur côté, qu'à des escarmouches et des pillages. Quelques citoyens d'Antandros ayant proposé à Anaxibius de se révolter en faveur de Lacédémone, il y conduisit la plus grande partie de ses troupes, qui se composoient de citoyens d'Abydos, de mercenaires, des anciens gouverneurs lacédémoniens, et de

leurs partisans qui s'étoient réfugiés à Abydos auprès de Dercyllidas.

Iphicrate en étant informé, passa l'Hellespont pendant la nuit, débarqua sur la côte d'Asie, et se dirigeant vers Crémaste sur le mont Ida, où, suivant Xénophon, étoient les mines d'or des Antandriens, il y débarqua ses troupes dans une position d'où elles pouvoient intercepter les Lacédémoniens à leur retour. Son escadre retourna à Sestos et, au point du jour, sortit de l'Hellespont, pour entrer dans la Propontide. On la voyoit de la côte d'Asie suivre cette route. Anaxibius fut complètement dupe de cette feinte. Persuadé qu'Iphicrate étoit parti avec toute son armée pour quelqu'expédition au nord, il s'avança sans défiance.

Mais bientôt il rencontra l'infanterie athénienne, reconnut qu'il é-

toit tombé dans une embuscade, et sentit que sa défaite étoit inévitable. Alors s'adressant à ses gens avec la fermeté et la concision qui convenoient à un Spartiate, il faut, dit-il, que je meure ici; quant à vous, retirez-vous avant que l'ennemi ne vous atteigne. A ces mots, il prit son bouclier, et suivi de douze gouverneurs lacédémoniens expulsés des villes grecques, il se jeta dans les rangs ennemis. Tous combattirent avec intrépidité jusqu'à la mort. Le reste de l'armée fut poursuivi jusques sous les murs d'Abydos, et les Athéniens en firent un horrible carnage.

Tandis qu'Athènes recouvroit sa puissance au delà de la mer Egée, elle souffroit dans son intérieur tous les maux d'une guerre de brigandage à laquelle les plus puissans états de la Grèce étoient toujours exposés, à

cause du peu de fertilité de leur territoire.

Jusqu'alors, les relations commerciales n'avoient pas été interrompues entre Athènes et l'île d'Egine, quoique cette dernière fût alliée de Lacédémone. Les Lacédémoniens eux-mêmes, afin de jeter la division dans la formidable confédération qui leur faisoit la guerre, s'étoient bien gardés de commettre des hostilités directement contre l'Attique; mais depuis la guerre maritime, dans laquelle les Athéniens obtinrent l'avantage, le gouvernement de Sparte ne garda plus de mesure; les Eginètes furent encouragés à désoler le commerce de l'Attique, et à piller les côtes.

Les Athéniens irrités envoyèrent Pamphile avec dix galères et un corps de troupes pesamment armées, pour faire le siège d'Egine. Téleu-

tias étoit alors avec sa flotte dans ces parages, et mettoit les différentes îles à contribution. En effet, malgré les belles protestations que les Lacédémoniens avoient faites de leur désintéressement pendant la guerre du Péloponnèse, ils avoient ouvertement, et non sans nécessité, abandonné ce système de modération; ils suivoient l'exemple d'Athènes en levant des subsides.

Diodore nous apprend qu'après la guerre du Péloponnèse, ils recueillirent ainsi mille talens [1] par année, ce que l'on regardoit comme une grande exaction.

A l'approche de la flotte lacédémonienne, l'escadre athénienne se retira; mais le siège d'Egine par terre, n'en fut pas moins continué. Bientôt après, l'année de commandement de Télentias étant expirée,

[1] Environ 5,400,000 francs.

son successeur Hiérax conduisit à Rhodes la majeure partie de sa flotte, et laissa douze galères sous les ordres de Gorgopas. Cette petite escadre bloqua si bien les troupes athéniennes, qu'elles souffrirent encore plus que les Eginètes qu'elles tenoient assiégés.

Les Athéniens firent cependant un effort pour les délivrer et les ramener en Attique. Cette entreprise fut couronnée du succès ; mais dès que les Eginètes se virent en liberté, ils renouvelèrent avec plus de fureur leurs déprédations sur les côtes. On fut obligé de les faire garder par une escadre de treize galères que commandoit Eunomus. Gorgopas l'ayant surprise pendant la nuit, prit quatre bâtimens, et força les autres à se réfugier au Pirée.

Ces contrariétés n'empêchèrent pas les Athéniens de secourir un al-

lié, éloigné à la vérité, mais à qui ils avoient tant d'obligations, Evagoras, tyran de Salamine dans l'île de Chypre. Voici quels étoient les principaux motifs de cette liaison entre la république et Evagoras. Le territoire étroit et peu fertile d'Athènes ne pouvoit nourrir toute sa population. Sa ressource la plus prochaine, étoit l'île d'Eubée; mais c'étoit surtout du Pont-Euxin qu'elle tiroit ses subsistances. En temps de guerre, les communications se trouvoient interrompues entre cette mer et Athènes; mais la navigation de l'île de Chypre, n'éprouvoit pas les mêmes difficultés, et les Athéniens tiroient de cette île de quoi approvisionner leurs marchés.

Chabrias partit donc pour l'île de Chypre avec une armée nombreuse; mais il fit d'abord une descente dans l'île d'Egine, pour venger les Athé-

niens des injures qu'ils recevoient sans cesse de ses habitans. Il y eut une action meurtrière dans laquelle Gorgopas fut tué. Les Lacédémoniens y perdirent tant de soldats et de marins, que, pendant quelque temps, la navigation et les côtes d'Attique se trouvèrent jouir d'une sûreté, presque aussi grande qu'en pleine paix.

Ceux des marins et des soldats de Lacédémone qui avoient survécu à cette action, refusèrent d'obéir à Etéonicus, successeur de Gorgopas, parce qu'il ne pouvoit leur donner de paye. Le gouvernement de Lacédémone fut obligé de conférer ce commandement important à Téleutias, qui, par son caractère doux et conciliant, avoit su gagner l'esprit du soldat. Son arrivée répandit la joie dans l'armée et dans la flotte. « Je n'ai pas d'argent, leur dit-il, mais

avec l'aide des dieux et par votre bonne conduite, j'espère que vous ne manquerez de rien ; je partagerai votre bonne ou mauvaise fortune. Qu'y a-t-il de plus honorable, que de devoir à nous-mêmes et à nos armes, nos moyens d'existence, sans mendier une paye auprès d'aucune puissance grecque ou barbare ? »

On lui répondit par une acclamation universelle : Commandez et nous obéirons.

Téleutias résolut de mettre à profit le zèle de ses gens ; il partit le soir même avec des vivres pour un seul jour, traversa le golfe jusqu'à une demi-lieue du Pirée, et attendit le point du jour. Alors il entra dans le port avec son escadre composée seulement de douze voiles. Il y avoit au Pirée des forces plus que suffisantes pour l'accabler, mais pas de vaisseau en état d'agir. La surprise

fut donc complète ; il emmena ou mit hors de service toutes les galères dont il put s'approcher, et s'empara de plusieurs bâtimens tout chargés. Ses gens ayant fait des débarquemens, surprirent des marchands qu'ils emmenèrent comme prisonniers. L'alarme se répandit dans la ville. Les habitans sortirent en désordre et en armes de leurs maisons. On porta cette nouvelle à Athènes, qui envoya aussitôt de la cavalerie et de l'infanterie, craignant que le port ne fût déjà au pouvoir de l'ennemi.

Téleutias envoya ses prises à Egine sous l'escorte de quatre galères. Avec le reste de son escadre, il cotoya l'Attique en remontant vers le sud ; il prit une foule de bateaux pêcheurs, et d'autres navires dont les équipages voyant sortir ces vaisseaux du Piréc, s'imaginèrent que c'étoit une flotte athénienne. Il s'avança jusqu'à Su-

nium, prit encore quelques vaisseaux chargés de grains ou de marchandises, et revint à Egine. La vente du butin lui permit de donner une paye d'un mois à ses gens, et de complèter l'équipement de son escadre.

Cependant ce n'étoit là qu'un succès passager. Les Lacédémoniens sentirent qu'après de grandes victoires sur terre, ils ne se trouvoient guère plus avancés contre leurs ennemis dans la Grèce, et que leur puissance dans l'Asie et dans les îles touchoit à son déclin.

Ils reconnurent qu'ils n'avoient pas assez de ressources pour braver une ligue de la moitié de la Grèce armée contr'eux, et soutenue par l'or de la Perse. Certaines circonstances leur firent croire que la Perse seroit disposée à entrer en accommodement avec eux, et ils en firent

l'essai. Téribaze qui leur avoit montré des dispositions si amicales, avoit repris son commandement en chef dans l'Asie mineure. Pharnabaze, leur ennemi, à qui son souverain avoit fait l'honneur de lui donner une de ses filles en mariage, avoit quitté son gouvernement pour se rendre dans la capitale. D'un autre côté, des négociations avec Syracuse et d'autres républiques italiennes avoient procuré un renfort considérable à leur flotte.

Sparte se trouvoit par là dans le cas de traiter avec la Perse d'une manière plus avantageuse que si, exclue de toutes les mers, elle eût été accablée par les armes de ses ennemis. Antalcidas qui avoit obtenu tant de succès dans sa première ambassade auprès de Téribaze, fut chargé de cette entreprise. Il avoit en sa faveur une autre recommandation

dation ; il étoit uni par l'hospitalité à Aribarzane qui gouvernoit la satrapie de l'Hellespont en l'absence de Pharnabaze. Il fut nommé en même temps général en chef dans l'Asie, et ambassadeur auprès du gouvernement de la Perse.

Arrivé à Ephèse pendant l'automne, [1] Antalcidas envoya la flotte qui consistoit en vingt cinq voiles, sous les ordres de Nicolochus contre Iphicrate sur l'Hellespont, et il se rendit en personne auprès de Téribaze. Il le trouva dans les meilleures dispositions possibles. Le satrape avoit reçu de sa cour l'autorisation de contracter une alliance offensive pour forcer les républiques confédérées à conclure la paix sur les bases que le cabinet persan avoit fixées. Les différens articles du traité étant arrêtés, Antalcidas revint à Ephèse

[1] L'an 388 avant J. C.

et Téribaze l'y accompagna. Là ils apprirent qu'Iphicrate ayant réuni toutes les forces navales d'Athènes, dans les parages de l'Hellespont, au nombre de trente deux galères, bloquoit Nicolochus dans le port d'Abydos, et qu'il étoit à craindre que l'escadre auxiliaire de Syracuse et d'Italie ne fût interceptée. Antalcidas alla par terre à Abydos. Un adroit stratagême le rendit maître de huit galères qui venoient de la côte de Thrace, pour renforcer Iphicrate. Bientôt après il fut joint par vingt galères syracusaines et italiennes. Il y réunit toute la marine des villes ioniennes et autres, sur lesquelles Téribaze exerçoit son influence. Ses liaisons avec Ariobarzane lui procurèrent aussi l'alliance de quelques villes éoliennes, qui sans cela eussent été plus disposées à se joindre à l'ennemi. Enfin il comman-

doit une flotte de plus de quatre-vingts voiles. Les Athéniens se trouvèrent incapables de résister à de pareilles forces. Ils cessèrent d'être les maîtres sur l'Hellespont, et d'y recueillir des contributions.

Assez fort pour conquérir, Antalcidas persista néanmoins dans ses projets de paix. Les Athéniens, privés de l'empire de la mer, voyant le grand roi quitter leur alliance pour s'unir à leurs adversaires, craignoient de voir faire encore une fois le siège de leur capitale. Ne pouvant d'ailleurs défendre leur territoire contre les ravages des Eginètes, ils désiroient ardemment la paix. Les Lacédémoniens eux-mêmes fatigués de la guerre, ne se laissoient pas aveugler par l'ambition des conquêtes; leurs alliés étoient à-peu-près dans les mêmes dispositions. Il n'y avoit que les Béotiens qui fussent moins

empressés de mettre fin à une guerre dont ils avoient très-peu souffert, mais qu'ils ne pouvoient soutenir seuls.

La proposition de la paix ne fut cependant pas faite de la manière qui pouvoit donner le plus de crédit à Lacédémone, ni satisfaire la nation grecque. Téribaze demanda d'un ton d'autorité, que les républiques belligérantes formassent un congrès pour accepter le traité de paix que le roi leur offroit.

Toutes néanmoins envoyèrent des députés [1]. Voici quelles furent les conditions que Téribaze présenta au nom de son maître.

« Le roi Artaxerce trouve juste « que toutes les villes du continent « de l'Asie soient reconnues lui ap- « partenir, ainsi que les îles de Cla- « zomène et de Chypre ; et que

[1] L'an 386 avant J. C.

« toutes les autres villes grecques, « grandes et petites, soient indépen- « dantes, excepté les îles de Lem- « nos, d'Imbros et de Scyros, qui, « comme par le passé, resteront sous « la puissance d'Athènes. Si quel- « ques états refusent d'accéder à ces « arrangemens, je joindrai mes for- « ces aux armées de ceux qui les au- « ront acceptés; je leur fournirai des « secours sur terre et sur mer, des « vaisseaux et de l'argent. »

Les membres du congrès souscrivirent au traité qui étoit proposé. Les Thébains eux-mêmes ne firent pas de difficulté. Leur grand objet n'étoit pas la liberté de la Grèce, mais l'établissement de leur puissance sur toutes les villes béotiennes. Ils exigèrent que le serment des ministres de Thèbes, fût reçu comme représentant la Béotie entière; il s'éleva aussitôt une discussion re-

marquable. Agésilas déclara qu'il ne recevroit pas leur serment, s'il n'étoit exactement conforme à l'édit royal, qui demandoit l'indépendance de toutes les villes de la Grèce sans exception. Les ministres de Thèbes répondirent que cet édit n'avoit pas été accepté à Thèbes.

Eh bien! répliqua Agésilas, allez et consultez le vœu de vos commettans; mais en même temps avertissez-les, que s'ils ne souscrivent au traité, Thèbes sera exclue du bénéfice de la paix.

Les ministres retournèrent à Thèbes, mais Agésilas cédant à son ressentiment contre les Thébains, eut recours immédiatement à des mesures hostiles, et les fit sanctionner par les éphores. On ordonna aux troupes lacédémoniennes et à leurs alliés, de se réunir à Tégée; Agésilas s'y rendit en personne, après

avoir obtenu dans un sacrifice l'assentiment des dieux. Cependant avant qu'il se mît en marche, les envoyés Thébains revinrent, déclarant qu'ils acquiesçoient au traité, et qu'ils reconnoissoient l'indépendance de toutes les villes de la Béotie.

Les Corinthiens et les Argiens, après avoir séparément juré l'observation de la paix, continuèrent d'être réunis en une seule république. Mais il y avoit à Corinthe un parti d'opposition tellement prononcé qu'il fallut mettre dans cette ville une garnison argienne.

Agésilas menaça d'attaquer à la fois Corinthe et Argos, si l'on ne retiroit pas ces troupes. On lui obéit avec répugnance. Alors tous les Corinthiens qui depuis le nouvel ordre de choses, s'étoient expatriés, revinrent dans leur pays, tandis que ceux qui avoient été les plus ardens à

provoquer la réunion, et qui avoient pris notoirement la part la plus active aux massacres qui l'avoient précédée, émigrèrent à leur tour. Corinthe et Argos redevinrent des états séparés.

C'est ainsi que la paix se fit dans toute la Grèce. Les armées furent licenciées, les flottes désarmées, et toute la nation reprit ses relations d'amitié et de commerce. Plutarque rapporte qu'Agésilas regardoit ce nouveau traité comme fort avantageux à sa patrie; que quelqu'un en faisant devant lui la critique, et soutenant que Lacédémone s'étoit mise au pouvoir de la Perse; dites plutôt, répondit-il, que c'est la Perse qui s'est mise au pouvoir de Lacédémone. L'événement semble avoir prouvé qu'il avoit raison.

CHAPITRE XXXV.

Affaires de la Grèce, depuis la paix d'Antalcidas jusqu'à la décadence de Lacédémone, et l'élévation de Thèbes, par les suites de la bataille de Leuctres.

La paix d'Antalcidas ne devint funeste que par la conduite que tinrent postérieurement les Lacédémoniens. L'adversité ne leur avoit pas appris à être modérés. Ils ne songeoient aucunement à s'attacher la nation grecque par des procédés justes, par une égale dispensation de droits et de privilèges. La première mesure que prit le gouvernement de Sparte fut arbitraire et despotique; il résolut de punir ceux de ses alliés, dont la fi-

délité s'étoit démentie dans la dernière guerre [1].

Les Lacédémoniens firent donc sentir, par l'exemple de la république de Mantinée, que souvent il étoit plus sûr d'être l'ennemi que l'allié de Lacédémone. On accusa les Mantinéens d'avoir pendant la guerre fourni du blé aux Argiens, d'avoir, sous prétexte d'une trève, négligé quelquefois d'envoyer leur contingent à l'armée; on allègua que leurs troupes d'ailleurs faisoient mal leur service; qu'en un mot les Mantinéens avoient été constamment affligés des succès de Lacédémone, et s'étoient réjouis de ses revers.

En conséquence le gouvernement de Sparte enjoignit aux Mantinéens de démolir leurs murailles, comme le moindre sacrifice qu'on pût re-

[1] L'an 386 avant J. C.

garder comme une expiation de leur félonie envers la république. On notifia en même temps que la trève de trente ans qui avoit été conclue entre Mantinée et Lacédémone, expiroit dans le cours de l'année.

Les Mantinéens refusèrent d'obéir, et la guerre leur fut déclarée. Agésilas n'ayant pu sans doute empêcher cette mesure, en fut si peu satisfait, que sous prétexte des services que les Mantinéens avoient rendus à son père Archidamus, il pria l'assemblée générale de le dispenser du commandement. Les services que Mantinée avoit rendus au roi n'avoient pas été non plus sans utilité pour la république; cependant l'excuse fut admise, et on n'en poursuivit pas moins les hostilités contre Mantinée.

Agésipolis auroit pu faire valoir aussi, pour se dispenser du comman-

dement, les services rendus par les Mantinéens à son père Pausanias qui y avoit été reçu pendant son exil, et avoit été, on ne peut mieux traité, par les chefs du parti démocratique, qui y dominoient. Ce fut peut-être la confiance qu'ils avoient dans les bonnes intentions à leur égard, des deux rois de Lacédémone, qui rendit les Mantinéens assez hardis pour résister à cette puissance. Cependant Agésipolis obéit au décret qui lui déféroit le commandement de l'expédition.

Le territoire de Mantinée fut ravagé sans que les habitans fussent soumis. Agésipolis eut recours à une autre méthode.

Une belle rivière, l'Ophis, traversoit la ville; il en arrêta le cours au-dessous de la place, de façon que la ville entière se trouva submergée. Les fondations non-seulement de

maisons mais des fortifications qui étoient bâties en briques séchées au soleil, furent en peu de temps détruites. Les Mantinéens ayant fait d'inutiles efforts pour arrêter les progrès de ces ravages, proposèrent de capituler, mais on n'accepta pas l'offre de détruire leurs remparts déjà en ruines; on demanda que la ville fut abandonnée, et que ses habitans se dispersassent dans plusieurs villages, dont leurs ancêtres étoient sortis pour fonder leur ville capitale. La crainte d'être pris d'assaut ou d'être réduits à l'affreux état de prisonniers de guerre, contraignit les habitans à accepter ces dures conditions.

Les chefs du parti démocratique craignoient que la capitulation ne fût violée contre eux; mais Agésipolis, en mémoire des bienfaits dont ils avoient comblé son père,

leur accorda l'exil qu'ils sollicitoient comme une grace. Non-seulement les fortifications, mais les maisons même de Mantinée furent démolies de fond en comble; les habitans se retirèrent dans les campagnes. Ainsi, sous le nom d'alliée, la république de Mantinée devint complètement une province de Lacédémone.

On s'occupa ensuite de Phlios. Le gouvernement de Sparte, invita cette république à recevoir les citoyens qui en avoient été bannis, et l'assemblée du peuple accueillit cette demande [1].

Le repos de trois années que goûta la Grèce après ces derniers événemens fut interrompu par l'arrivée à Lacédémone, d'une ambassade des villes grecques d'Acanthe et d'Apollonie en Thrace [2]. Leur réclamation

[1] L'an 385 avant J. C.
[2] L'an 382 avant J. C.

étoit d'une nature si importante que les éphores ordonnèrent qu'elle seroit débattue devant l'assemblée du peuple, et en présence des députés de la confédération.

Il s'agissoit de circonstances toutes nouvelles dans la politique de la Grèce.

Olynthe, la plus considérable des villes grecques de la Thrace, s'étoit associé plusieurs petites cités des environs, et avoit donné chez elle le droit de cité à leurs habitans. Les Olynthiens ayant acquis par ce moyen une certaine puissance, voulurent soustraire les villes macédoniennes à la domination de leur roi Amyntas. Plusieurs de ces villes reçurent avec joie leurs propositions, entre autres Pella qui étoit la plus importante de la Macédoine; et Amyntas déjà tourmenté par des désordres intérieurs, et par une guerre

malheureuse contre les Illyriens, se trouva presque chassé de son royaume.

Nous ne connoissons pas précisément quelle étoit la forme du gouvernement d'Olynthe; mais la réunion de plusieurs circonstances démontre que c'étoit une république mixte, dont la constitution étoit plus sage et plus libérale que toute autre dont l'histoire de la Grèce fasse mention.

Dans les différens pays de la Grèce, il régnoit une jalousie excessive qui n'avoit fait que s'accroître par la succession des siècles, et qui rendoit les Grecs ennemis les uns des autres. Du temps d'Homère il n'étoit pas rare que les habitans d'une des extrémités de pays, contractassent des mariages avec ceux de l'extrémité opposée, mais dans la suite ces vues étroites et bornées, cette défiance également

produite par l'oligarchie et la démocratie qui avoient remplacé les anciens gouvernemens monarchiques, isolèrent tous les petits états. Chacun d'eux devint une nation distincte, séparée de toutes les autres par ces interdictions légales, si rares même entre de grands peuples issus de différentes races, et qui parlent des idiomes divers. Les habitans ne purent se marier ni même posséder des terres hors de leurs républiques respectives.

Ainsi, à l'exception de la communauté des rites religieux, les Grecs n'avoient pas d'autre lien qui pût les unir à ceux d'une ville ou d'un village voisin, que celui de l'hospitalité qu'ils pouvoient contracter même avec des barbares. Les Olynthiens eurent la sagesse de réunir plusieurs cités en une seule république; de permettre les mariages des citoyens d'une ville avec ceux d'une autre, et la possession

des propriétés dans des endroits différens. Cette innovation fut dénoncée comme dangereuse par les Acanthiens, et considérée comme telle par les Lacédémoniens, dont elle attaquoit les institutions et les préjugés.

Mais Thèbes, Argos et Athènes voyoient avec plus de faveur les progrès de la république olynthienne. Ce fut dans ces dispositions que les Athéniens et les Béotiens envoyèrent des ambassadeurs à Olynthe, et que le peuple d'Olynthe décréta l'envoi d'ambassadeurs à Thèbes et à Athènes.

La prospérité excite d'ordinaire l'orgueil. Les Olynthiens s'écartèrent dans leur conduite des bornes d'une sage modération. Tandis qu'ils poursuivoient leurs projets sur la Macédoine, ils invitèrent les citoyens d'Apollonie et d'Acanthe à se joindre à leur con-

fédération ; menaçant de leur déclarer la guerre en cas de refus. Ces deux états étoient soumis au régime oligarchique. Les hommes les plus influens eurent recours à Lacédémone, sachant que c'étoit la seule république de la Grèce, qui pût leur donner assitance.

Les éphores ayant convoqué une assemblée du peuple, la majorité se déclara pour l'envoi d'une armée de dix mille hommes en Thrace : il fut en même temps décidé que les états de la confédération pourroient se dispenser de contraindre leurs citoyens à un service personnel, en donnant une triobole éginète [1] par jour, pour chaque soldat pesamment armé, et quatre fois cette somme pour chaque cavalier qui seroit requis. On ajouta que les états qui refuseroient de fourn[illegible] leur contingent en hommes ou

[1] Environ huit sols.

en argent, seroient condamnés à une amende d'un stater [1] par jour pour chaque homme qui manqueroit.

Il falloit du temps pour lever ces troupes; les Acanthiens demandèrent qu'en attendant on envoyât un général lacédémonien, avec un corps aussi nombreux que la brièveté du délai permettroit de le rassembler.

Il paroît que la crainte de voir une alliance se former entre Athènes, Thèbes et Olynthe excita les Lacédémoniens à user de célérité.

Eudamidas partit pour la Thrace, avec deux mille soldats de la Laconie. Son frère Phébidas resta pour réunir et conduire à sa destination le reste de l'armée. Eudamidas n'étoit pas assez fort pour attaquer l'ennemi en pleine campagne; mais son habileté et la réputation du nom lacédémonien le mirent en état de

[1] Environ 24 francs.

soutenir le parti opposé à la ligue olynthienne; il empêcha plusieurs villes d'y accéder. Potidée qui lui ouvrit sur-le-champ ses portes, fut une importante acquisition.

Tandis qu'Eudamidas, par son heureuse activité [1], ruinoit dans ses fondemens un nouvel ordre de choses, que toute la Grèce eût dû s'empresser d'imiter, Phébidas, égaré par un faux zèle, et sortant des bornes de ses instructions, occasionna des maux dont les suites furent désastreuses pour sa patrie.

En partant pour la Thrace, il campa sous les murs de Thèbes. Les Thébains avoient fait dans l'art militaire des progrès qui les rendoient émules des Lacédémoniens; mais leur gouvernement étoit très-mal organisé. Deux chefs de parti, Isménias et Léontiade, partageoient alors

[1] L'an 382 avant J. C.

la république. Ces deux hommes étoient également investis des fonctions de polémarques, c'est-à-dire de la principale magistrature. Isménias dont la haîne contre les Lacédémoniens étoit prononcée, ne voulut pas avoir de communication avec Phébidas. Léontiade au contraire rechercha son amitié. Ce dernier comptoit sur l'appui d'une armée du Péloponnèse, pour relever son parti qu'avoit écrasé l'influence de son adversaire; mais la faction d'Isménias l'emporta, et fit passer dans l'assemblée du peuple un décret, par lequel il étoit défendu à tout Thébain de s'engager dans l'expédition contre Olynthe. Léontiade se voyant réduit au plus grand danger, proposa à Phébidas d'introduire une garnison lacédémonienne dans Cadmée, la citadelle de Thèbes.

Phébidas avoit un esprit ardent,

mais peu de jugement. L'acquisition de Thèbes lui parut si utile pour sa patrie, qu'il ferma les yeux sur l'iniquité des moyens. Après avoir concerté ses mesures, il leva son camp et se mit en route vers le nord. C'étoit le temps d'une des fêtes de Cérès, pendant laquelle, suivant une ancienne coutume, la garde de la citadelle étoit remise aux femmes pour célébrer la cérémonie appelée thesmophories; l'assemblée du conseil se tenoit sous les portiques de la place publique. En plein midi, et lorsque la chaleur brûlante du soleil rendoit les rues presque désertes, Léontiade, après s'être assuré que tout favorisoit ses desseins, courut de toute la vîtesse de son cheval, rejoindre Phébidas; il le conduisit avec un corps d'élite vers la citadelle, et lui en remit les clefs. Ensuite il se rendit au conseil; il dit que les Lacé-

démoniens s'étoient mis en possession de la citadelle, mais qu'il n'y avoit rien à craindre, qu'ils n'avoient l'intention de commettre aucune hostilité contre les habitans. Ensuite usant de l'autorité de Polémarque qui lui donnoit droit de faire arrêter tous les individus soupçonnés de trahison, il ordonna aux gardes d'arrêter Isménias.

Il y avoit assez de partisans de Léontiade dans le conseil, pour faire passer cette proposition. Les gardes étoient convenablement distribués, et la surprise fut complète. Plusieurs des partisans d'Isménias, craignant d'être massacrés, se hâtèrent de sortir de la ville; d'autres rentrèrent dans leurs maisons pour mettre ordre à leurs affaires avant de partir; mais lorsqu'ils surent que leur chef étoit emprisonné dans la citadelle, quatre cents se réfugièrent à Athènes.

Léontiade triomphoit ; on donna un successeur à Isménias, et Léontiade partit pour Lacédémone. Il y trouva les éphores et le peuple indignés de la démarche de Phébidas qui avoit ainsi outrepassé ses pouvoirs ; mais il trouva un défenseur de Phébidas, et un soutien de son parti dans Agésilas, dont la magnanimité et l'intégrité, paroissent avoir cédé en cette occasion à sa haine contre les démocrates de Thèbes. Si votre général, dit-il, a compromis par sa conduite les intérêts de l'état, nul doute qu'il ne doive être puni ; mais si ses entreprises ont été utiles, il trouvera son excuse dans votre antique constitution, qui, en pareille circonstance, confie aux généraux un pouvoir discrétionnaire.

Léontiade voyant les esprits mieux disposés, prononça un discours devant l'assemblée générale ; son élo-

quence adroite entraîna les esprits. Il fut décrété que la citadelle de Thèbes continueroit d'être occupée par une garnison lacédémonienne, que non pas Phébidas, mais Isménias seroit mis en jugement. Trois juges nommés par Lacédémone, et un par chacune des villes de la confédération, formèrent ce tribunal dont certes Isménias n'avoit pas d'impartialité à attendre. Les chefs d'accusation présentés contre lui étoient d'avoir cherché à entretenir des intelligences avec une nation étrangère; de s'être, dans des intentions contraires au repos de la Grèce, lié par une hospitalité mutuelle avec le roi de Perse. A ces délits très-vagues, on en ajoutoit un plus caractérisé; on l'accusoit d'avoir eu part aux largesses du monarque persan.

Isménias répondit à toutes ces charges; mais n'ayant pu parvenir,

dit Xénophon, à persuader à ses juges qu'il n'eût pas formé de vastes et de pernicieux desseins, il fut condamné à mort et exécuté.

Au surplus, Xénophon avoit trop d'honnêteté pour ne pas blâmer une semblable procédure. Dans son panégyrique d'Agésilas, il a évité d'en faire mention. La narration concise et impartiale qu'il en fait dans ses annales, est extrêmement honorable pour lui. Cependant si l'on compare cette révolution avec les autres, si fréquentes chez les Grecs, celle-ci a du moins le mérite d'avoir fait verser peu de sang. Dans le procès même d'Isménias, on montra plus de respect pour la justice et pour le peuple grec, en général, qu'on ne l'avoit fait jusqu'alors dans des conjonctures semblables.

Thèbes se trouvant ainsi dans une dépendance complète, il sembloit

ne plus manquer qu'une chose à la suprématie durable de Lacédémone sur la Grèce ; c'étoit de détruire la république naissante d'Olynthe. Téleutias, frère d'Agésilas, fut nommé général en chef de l'armée de Thrace. Les alliés fournissoient leur contingent avec une lenteur et une négligence excessives ; mais Téleutias, homme généralement aimé et respecté, surmonta tous les obstacles. Le nouveau gouvernement de Thèbes s'empressa de fournir ce qu'on lui demandoit en hommes et en cavalerie.

Quoique la saison fût très-avancée, Téleutias ne précipita pas son départ, afin d'avoir plus de temps pour grossir son armée. [1] Sur ces entrefaites, il envoya des messagers à Amyntas, roi de Macédoine, et à Derdas, prince d'Elymie. Il annonça au premier que, s'il vouloit recou-

[1] Dans l'automne de l'année 382 avant J. C.

vrer ses états, il devoit lever des troupes mercenaires, et donner des subsides aux princes voisins. Enfin il avertit le dernier que la nouvelle confédération qui venoit de démembrer la majeure partie de la Macédoine, ne le laisseroit pas long-temps en paix et dans l'indépendance, s'il ne déployoit de la vigueur. Téleutias parvint de cette manière à rassembler à Potidée une armée formidable avec laquelle il marcha contre Olynthe.

Les Olynthiens, sans faire de conquête, sans livrer une seule bataille, avoient, par la seule sagesse de leur politique, formé une république si puissante qu'ils ne craignirent pas de se mesurer avec l'armée la plus considérable que les Péloponnésiens eussent jamais envoyée à une telle distance de leur péninsule, armée grossie par des troupes encore plus

nombreuses, et des nations les plus guerrières du continent septentrional de la Grèce.

La victoire fut disputée avec acharnement. Les Olynthiens furent quelque temps vainqueurs, mais enfin un corps de quatre cents cavaliers, conduit par Derdas, et l'infanterie péloponnésienne que Téleutias dirigea en personne, rétablirent les affaires; les Olynthiens se retirèrent avec perte, et rentrèrent dans leurs murs.

Mais Téleutias ne recueillit guère de cette victoire d'autre avantage que celui de faire sa retraite avec sûreté; car la saison étoit trop avancée, pour qu'il formât d'autres entreprises. Ses troupes péloponnésiennes prirent leurs quartiers d'hiver dans des villes alliées; tandis que les Macédoniens et les autres troupes du pays furent renvoyées dans leurs foyers.

Pendant l'hiver, les Olynthiens firent des courses continuelles, et souvent heureuses sur le territoire des alliés de Lacédémone. Au commencement du printemps, un corps de leur cavalerie fut battu près d'Apollonie par Derdas [1]. Depuis ce temps ils restèrent presque toujours dans l'enceinte de leurs murailles, et se livrèrent à la culture, mais seulement d'une très-petite portion de terres.

Télentias attendit le temps où les ravages de ses troupes étant plus nuisibles, seroient plus propres à attirer l'ennemi dans une affaire générale, ou rendroient les effets du blocus plus sensibles aux habitans de la ville. Il livra en effet à l'ennemi un combat dans lequel il fut vainqueur; mais trop acharné à sa poursuite, il s'approcha inconsidérément

[1] L'an 381 avant J. C.

des murs de la ville. La cavalerie ennemie sortit des portes, suivie d'un corps nombreux d'infanterie pesante et de soldats couverts de boucliers. La phalange lacédémonienne se trouva en désordre avant d'être attaquée; Téleutias fut tué, et toute son armée prit la fuite; les différens corps se dispersèrent dans les villes de Potidée, de Spartole, d'Acanthe, d'Apollonie, et firent des pertes considérables. C'est ainsi, que presque toute cette armée formidable se trouva détruite.

Si le gouvernement de Lacédémone se fût laissé abattre par ce revers, s'il eût manqué d'hommes capables de diriger les affaires, c'en étoit fait de sa puissance; mais il redoubla d'efforts, en raison même du malheur des circonstances.

Le commandement en chef fut confié à Agésipolis, jeune homme

peu expérimenté, mais qui donnoit les plus belles espérances. On lui nomma un conseil de trente Spartiates. Comme il étoit généralement aimé, il s'offrit un grand nombre de volontaires. Xénophon nous apprend qu'à cette époque, le peu de familles qui fussent encore distinguées sous le nom de Spartiates, ne s'engageoient à servir en pays étranger, qu'avec le grade d'officiers. Les volontaires étoient des hommes des meilleures familles de la Laconie, ou des étrangers, ou des hommes qui, n'étant point d'origine spartiate ou laconienne, se distinguoient par un nom qui sembleroit indiquer qu'ils étoient nourris aux dépens du public; enfin c'étoient des bâtards des familles spartiates remarquables par la beauté de leur figure, et leur excellente discipline.

Les alliés fournirent un bien plus

grand nombre de volontaires. La cavalerie thessalienne, ambitieuse de se faire connoître du roi de Sparte, se distingua particulièrement par son zèle. Le rang du nouveau général lacédémonien donna plus de confiance aux princes de Macédoine. L'historien ne dit pas que la confédération ait levé de nouvelles troupes pour réparer les pertes que l'on avoit faites dans la bataille d'Olynthe ; mais toutes les villes, ou du moins la plupart, donnèrent des contributions en argent. Phlius reçut de la part d'Agésipolis des remercîmens publics pour sa libéralité et pour la promptitude avec laquelle elle acquitta ses engagemens.

Il paroît cependant que le zèle du gouvernement de Phlius étoit en cela dirigé par des vues perfides. Les meneurs prétendoient obtenir ainsi la connivence de Sparte, pour com-

mettre contre leurs concitoyens la plus criante injustice. En vain les exilés de Phlius avoient été réintégrés dans leur patrie, à la sollicitation de Lacédémone; en vain un décret de l'assemblée leur avoit rendu tous leurs biens; ils ne pouvoient obtenir justice des tribunaux, car ceux qui y siégeoient, étoient eux-mêmes les détenteurs de ces propriétés, ou au moins liés avec ceux qui s'en étoient emparés. Il n'étoit pas rare parmi les républiques de la Grèce, que dans un cas semblable, on soumît un pareil différend à la décision des tribunaux de quelques états voisins; mais le gouvernement de Phlius ne voulut rien écouter de ce qui tendoit à amener une décision impartiale. Les parties lésées se virent forcées par cette conduite aussi injuste qu'imprudente, de porter leurs plaintes à Lacédémone.

Il étoit sans exemple que les deux rois s'absentassent en même temps de la ville capitale. Agésipolis étoit alors très-avancé dans sa route vers la Thrace. Les Phliusiens persuadés qu'Agésilas ne sortiroit pas de la ville, et par conséquent, qu'on ne prendroit pas de mesures vigoureuses, ne se crurent pas obligés d'être justes. Au lieu donc de s'en rapporter à la médiation de Lacédémone, ils décrétèrent une amende contre tous ceux qui, sans l'autorisation des magistrats de Phlius, porteroient des réclamations à Sparte.

Les éphores irrités de l'insolence des Phliusiens, chargèrent Agésilas de les châtier. Parmi ceux qui s'étoient adressés à Lacédémone, il y avoit deux familles qui avoient des droits particuliers à sa protection; celle de Podanémus qui avoit été uni par l'hospitalité au roi Archidamus,

et celle de Proclès que le même lien unissoit à Agésilas.

On ne perdit pas de temps ; les sacrifices qu'on célébroit suivant l'usage en passant la frontière, offroient des présages favorables : Agésilas étoit sur le point d'envahir la Phliusie [1], lorsque des ambassadeurs vinrent au devant de lui demander la paix et offrir de l'argent.

Agésilas refusa de négocier, continua sa marche, et forma le siège de Phlius.

Cependant tous les Lacédémoniens n'étoient pas satisfaits de cette mesure ; des murmures éclatèrent même dans l'armée, on disoit que si Phlius avoit en ce moment le malheur d'être gouvernée par des hommes injustes, cependant ses citoyens avoient toujours été des alliés fidèles.

Agésilas apaisa ces mécontente-

[1] L'an 381 avant J. C. pendant l'automne.

mens. Les réfugiés phliusiens n'étoient pas sans amis dans cette ville; on encouragea si bien ceux-ci à déserter, qu'au bout de quelque temps ceux qui servoient dans l'armée des assiégeans, étoient au nombre de mille hommes bien armés et bien disciplinés.

Mais à Phlius, il régnoit infiniment d'ordre et d'économie. Le siège traînoit en longueur; il s'y trouvoit un de ces hommes extraordinaires, dont la Grèce nous montre tant d'exemples. Delphion occupoit une place distinguée; mais il n'avoit pas plus de trois cents partisans. Il s'en servit si à propos pour contenir la multitude, que dans l'assemblée générale, la majorité qui désiroit capituler, n'osa jamais en faire la proposition. Delphion, sous un régime qualifié de démocratie, pouvoit faire emprisonner à

son gré qui il vouloit, même sur des soupçons bien ou mal fondés. Il veilloit à ce que le service fût fait avec exactitude. Dans plusieurs sorties, à la tête de ses trois cents hommes d'élite, il obtint du succès contre les assiégeans.

Lorsqu'il fut à la veille de manquer de vivres, Delphion fit demander à Agésilas une trève et la permission d'envoyer des députés à Lacédémone, afin d'y porter un décret du peuple, par lequel la nation s'abandonnoit à la générosité du gouvernement de Sparte. Il paroît qu'Agésilas fut piqué de ce qu'on ne s'adressoit pas à lui directement. Cependant il eut assez d'influence à Sparte, pour y faire décider que les ambassadeurs phliusiens retourneroient auprès de lui, afin de traiter avec lui, comme plénipotentiaire de la république.

Il ne paroît pas que Delphion fût un homme d'un vaste génie ; il étoit entreprenant, résolu et plein de courage, mais incapable de former un plan suivi.

La trève étant accordée, on augmenta les gardes, afin d'empêcher les habitans de sortir de la ville. Cependant Delphion, accompagné d'un esclave fidèle, s'évada pendant la nuit.

Agésilas imposa aux habitans des conditions, qui dans nos mœurs, doivent paroître dures, mais qui, pour cette époque, étoient aussi douces que possible. Il ne fit pas venir de commissaires de Lacédémone pour prononcer entre les deux partis qui divisoient Phlius, pour porter à leur gré des arrêts d'exil ou même de mort ; il confia le jugement des principaux auteurs de la révolte à un tribunal composé de cent Phliu-

siens, dont cinquante choisis parmi les exilés, et un pareil nombre parmi les citoyens qui restoient dans la ville. Cette commission étoit chargée de punir les instigateurs de l'insurrection, et ensuite de donner une nouvelle constitution à l'état.

La ville s'étant rendue, on y plaça une garnison lacédémonienne pour maintenir le bon ordre. Agésilas se retira ensuite et licencia son armée, après vingt mois de siège.

Tandis qu'Agésilas étoit occupé à cette petite guerre, Agésipolis avoit déjà donné des preuves de la vigueur et des talens que l'on attendoit de lui. Il ravagea le territoire d'Olynthe, et prit d'assaut la ville de Torone; mais au milieu de l'été, il fut attaqué d'une fièvre inflammatoire qui le mit dans le plus grand danger. Peu de temps avant sa maladie, Agésipolis avoit visité le temple de Bacchus à Aphy-

tée, fameux par la beauté et la fraîcheur de ses bosquets et de ses eaux limpides. Il lui prit envie de revoir ce lieu, dans l'espoir qu'il en tireroit un soulagement que ne pouvoit lui procurer la médecine, alors peu avancée parmi les Grecs, malgré la juste célébrité d'Hippocrate.

On le mena en conséquence à Aphytée, mais il mourut peu de temps après être sorti du temple. Il est probable que la superstition des Grecs hâta sa fin. On craignit de profaner l'enceinte sacrée en y portant un moribond, et on ne lui donna pas le temps nécessaire pour se reposer.

Au surplus on n'épargna rien après sa mort pour honorer ses funérailles; son corps, suivant la coutume des Spartiates, fut embaumé avec du miel, et dans cet état on le porta à Lacédémone, pour la célébration des obsèques convenables à son rang.

Ce fut une perte réelle pour Lacédémone. Quoiqu'Agésipolis fût pour Agésilas un rival de gloire militaire, cependant il n'y avoit entr'eux aucune jalousie; il traitoit son collègue dans toutes les occasions, avec tout le respect dû à son âge et à son mérite.

Le successeur d'Agésipolis en Thrace fut Polybiade. Il ne réussit que trop à écraser la république d'Olynthe, dont les citoyens n'eurent bientôt plus qu'une seule ville pour se réfugier.

Les Olynthiens, en bravant la puissance de Sparte, avoient beaucoup compté sur l'appui d'Athènes et de la Béotie; mais la révolution inattendue de Thèbes avoit augmenté la force de leurs ennemis, et détruit l'influence d'Athènes. Peut-être aussi qu'énivrés de leurs premiers succès contre Téleutias, ils se comportèrent en-

suite avec moins de prudence. Sans doute ils perdirent quelques-uns de leurs chefs les plus habiles, ou bien la prospérité excitant l'insolence de la multitude, de turbulens démagogues en profitèrent pour se mettre à la tête des affaires.

Xénophon ne parle d'aucune bataille livrée, d'aucune ville prise d'assaut, et cependant Polybiade devint maître de tout le pays. Olynthe ne pouvoit recevoir de secours par mer; ses habitans étoient pressés par la famine; ils envoyèrent des ambassadeurs à Lacédémone pour implorer la paix. Elle leur fut accordée [1], et sous l'apparence d'une alliance ils devinrent sujets de Lacédémone. Il fut convenu que les peuples amis ou ennemis de Lacédémone seroient respectivement tels pour Olynthe; que les Olynthiens prendroient les armes, toutes les fois

[1] L'an 379 avant J. C. au printemps.

que Sparte leur en feroit la réquisition.

Mais la puissance de Lacédémone sur la Grèce n'étoit pas de nature à être permanente. Il se trama à Thèbes une conspiration dont voici les circonstances.

Archias et Philippe remplissoient dans cette ville les fonctions de Polémarques, lorsque Phyllidas, leur sécrétaire et leur confident, fut envoyé en ambassade à Athènes [1]. Phyllidas y trouva un Thébain d'un rang distingué, nommé Mellon, que la dernière révolution avoit contraint à s'expatrier. Quoique divisés d'opinions politiques, Mellon et Phyllidas n'en renouvelèrent pas moins leur ancienne amitié ; le premier fut surpris de trouver le sécrétaire fort mécontent du gouvernement actuel. Il

[1] L'an 379 avant J. C. au mois de novembre ou décembre.

s'expliquèrent plus ouvertement; le résultat de ces conférences fut un complot pour renverser le gouvernement existant, et y substituer la démocratie.

Phyllidas étant revenu à Thèbes, Mellon, accompagné de sept autres conjurés, passa pendant la nuit du territoire de l'Attique sur le territoire thébain. Ils se tinrent cachés pendant le jour suivant; ils entrèrent le soir furtivement dans la ville, en même temps qu'un groupe de journaliers qui revenoient de leurs travaux des champs. Ils passèrent la nuit et toute la journée du lendemain dans la maison de Charon, qui étoit aussi dans le complot.

On avoit coutume de célébrer à Thèbes une fête, en l'honneur de Vénus, à l'époque où l'on étoit sur le point de renouveler les magistratures. Les polémarques Archias et Phi-

lippe étoient des hommes adonnés aux plaisirs. Leur sécrétaire Phyllidas, quoiqu'attaché à sa patrie, n'étoit certainement pas un homme d'une probité scrupuleuse, ni délicat sur l'honneur. Xénophon rapporte, d'après le bruit public, qu'il étoit le ministre des plaisirs secrets de ses maîtres; il avoit par conséquent le privilège de s'introduire chez eux à toute heure. Lorsqu'il s'aperçut que les Polémarques et leurs convives étoient complètement enivrés, il introduisit dans leur appartement les conspirateurs, dont trois étoient habillés en femmes d'un rang distingué, et les autres en suivantes. Phyllidas avoit d'abord promis à ses maîtres de leur amener les plus belles femmes des premières familles de Thèbes.

On fit sortir les esclaves sous prétexte que les dames ne voudroient

pas entrer sans cela. Bientôt après, les deux Polémarques furent égorgés par les conjurés.

Léontiade, auteur de la dernière révolution, fut la troisième victime qu'ils désignèrent. Phyllidas en qui Léontiade avoit pareillement une grande confiance, conduisit les conjurés dans sa maison, disant qu'il étoit envoyé par les Polémarques pour une affaire importante. Phyllidas les fit entrer dans un appartement où Léontiade s'étoit retiré après souper avec son épouse qui en ce moment s'occupoit de ces travaux d'aiguille pour lesquels les femmes grecques avoient beaucoup de goût. Léontiade fut massacré sur-le-champ, et sa femme fut menacée de la mort, si elle disoit un mot. On lui enjoignit même, aussitôt que les conjurés seroient partis, de fermer les portes et de ne les ouvrir à personne.

Après s'être débarrassés de leurs principaux antagonistes, les conjurés se rendirent à la prison d'état, où étoient renfermés quelques-uns de leurs amis.

Phyllidas s'y introduisit en supposant un ordre des Polémarques. Le concierge fut aussitôt massacré, les prisonniers furent mis en liberté, et on leur distribua des armes. Les conspirateurs firent proclamer que les tyrans n'étoient plus, et ils sommèrent tous les citoyens de se rendre armés auprès d'eux.

Cette proclamation nocturne fut ce qui donna au commandant lacédémonien de la citadelle la première alarme. Il envoya promptement demander des renforts à Platée et à Thespie. Il arriva un détachement de Platée; mais la cavalerie thébaine l'attaqua et le mit en déroute. Les insurgés reçurent en même temps des

secours du dehors, et un corps d'Athéniens auxiliaires.

On fit aussitôt l'attaque de la citadelle. La garnison ne se trouvant pas en état de défendre la place, proposa de se rendre, à condition qu'on la laisseroit sortir avec ses armes. Les Thébains y consentirent; on l'escorta hors de la citadelle; mais les Thébains ayant reconnu, dans les rangs des Lacédémoniens, plusieurs de leurs compatriotes qui avoient été attachés au dernier gouvernement, ils entrèrent en fureur, forcèrent les gardes, et massacrèrent les prisonniers. Quelques-uns cependant se sauvèrent, et ne durent la vie qu'à la généreuse intervention des Athéniens qui se trouvoient réunis aux Thébains. Cependant la fureur des Thébains étoit à son comble; ils allèrent jusqu'à égorger les enfans des proscrits.

La délivrance de Thèbes est un

des événemens les plus mémorables, par la justice de la cause, la hardiesse de l'entreprise et l'habileté des mesures que l'on prit pour l'exécuter. Peut-être les conjurés eussent-ils mérité plus d'éloges s'ils avoient été plus avares de sang, et surtout de sang innocent. La postérité n'a pas sans doute sanctionné sans restriction le jugement qu'a porté Plutarque sur cette révolution qu'il loue outre mesure, en la comparant à celle qu'opéra Thrasybule à Athènes; cependant cette dernière révolution, quoiqu'elle ait eu lieu en pleine paix, ne fut souillée ni par l'assassinat, ni par la perfidie. Xénophon, dans son panégyrique d'Agésilas, n'a pas mal défini la fraude dont il est permis d'user dans la politique et dans la guerre. Agésilas, dit-il, tenoit pour maxime que tromper ceux qui se défient de nous est sagesse, mais que

tromper ceux qui ont confiance en nous est un crime.

Les Lacédémoniens instruits de ce désastre, ordonnèrent, quoique l'on fût au milieu de l'hiver, qu'une armée marchât contre les Thébains. Le dernier commandant de la citadelle de Cadmée fut jugé et condamné à mort.

Il y a dans la conduite d'Agésilas à l'égard des Thébains, un mystère que l'historien philosophe qui a écrit sa vie, et qui étoit versé dans toutes les affaires politiques et militaires de son siècle, paroît avoir soigneusement voilé.

Quoi qu'il en soit, Agésilas refusa de prendre part à ces mesures de rigueur, et invoqua même le privilège de son âge, pour s'abstenir de commander l'armée. Cléombrote de la branche d'Eurysthène, qui avoit remplacé sur le trône Agésipolis, fut celui que

les éphores chargèrent de diriger l'expédition. Quoique l'on fût au cœur de l'hiver, il entra sur le territoire de Thèbes, par la route de Platée, et campa à Cynoscéphale [1]; il y resta seize jours, et se retira à Thespie. Il paroît que l'unique objet de cette expédition étoit de protéger les villes de la Béotie contre le nouveau gouvernement de Thèbes. En effet, il y laissa seulement le tiers de ses forces, sous les ordres de Sphodrias, et retourna en Béotie.

Lorsque Cléombrote et son armée passèrent les montagnes qui fermoient l'isthme, ils essuyèrent un ouragan terrible. La violence du vent arrachoit les boucliers des soldats. Ils arrivèrent cependant le soir à AEgosthène dans la Mégaride. Quelques-uns des soldats imaginèrent que cette tempête étoit une marque de la colère des

[1] L'an 378 avant J. C. au mois de janvier.

dieux contre la conduite que les Lacédémoniens avoient tenue à l'égard de Thèbes. Tous y virent des présages sinistres, dont les événemens qui suivirent parurent être la confirmation.

Les troupes étant enfin rentrées dans le Péloponnèse, furent licenciées.

Quoique cette campagne eût eu peu de succès aux yeux du vulgaire, les suites en furent de la plus haute importance. Ceux des Athéniens qui désiroient la paix, ou qui avoient de la répugnance pour une liaison avec Thèbes, représentèrent avec succès au peuple, que le territoire de Corinthe n'étoit plus le théâtre de la guerre, qu'à la prochaine saison, l'Attique elle-même pourroit être exposée à des ravages. Ils excitèrent si bien les craintes de la multitude tyrannique, que des deux généraux qui avoient favorisé la délivrance de

Thèbes, l'un fut condamné à mort et exécuté, l'autre ne dut son salut qu'à la fuite.

Ce grand changement dans la politique des Athéniens, causa de vives inquiétudes au nouveau gouvernement de Thèbes [1]. Les Thébains ne pouvoient sans secours extérieurs se défendre contre Lacédémone; mais il se trouvoit dans cette république des hommes extraordinaires, tels quelle n'en avoit pas encore produit. Pélopidas et Epaminondas étoient les plus illustres de ces personnages. Tous deux appartenant à des familles distinguées, et cependant du parti démocratique, ils contractèrent une amitié étroite; mais leur caractère et leur situation étoient d'ailleurs très-différens.

Pélopidas étoit riche, et Epaminondas pauvre. Le premier aimoit

[1] L'an 378 avant J. C.

une vie active, il se plaisoit à la guerre, à la chasse et dans les exercices gymnastiques; le second passoit sa vie dans l'étude et à l'école des philosophes. Né avec un caractère impétueux, Pélopidas brûloit du désir de se lancer dans les affaires publiques; Epaminondas croyoit de son devoir de servir sa patrie; mais il demanda qu'on lui permît de se livrer à l'étude, et de vivre dans la retraite jusqu'à ce que les circonstances exigeassent qu'il en sortît.

Il étoit impossible que Pélopidas restât indifférent au milieu des commotions politiques. Lorsque le parti de Léontiade s'étoit mis à la tête du gouvernement, il avoit été l'un de ceux qui avoient cherché leur salut dans la fuite; tandis qu'Epaminondas que l'on regardoit seulement comme un philosophe, demeura tranquille à Thèbes. Pélopidas, si l'on en

Plutarque, fut un des principaux associés de Mellon pour opérer la révolution nouvelle; Epaminondas se joignit à eux, mais il se prononça en même temps que toute la masse du peuple. Pélopidas fut élevé, ainsi que Mellon et Charon, à la dignité de Béotarque, titre que dès lors prirent les chefs du gouvernement de Thèbes.

L'intrigue qui brouilla encore une fois Athènes avec Lacédémone, fut, suivant Plutarque, secrètement conduite par Pélopidas. Il paroît qu'on employa la corruption pour déterminer Sphodrias, commandant des troupes lacédémoniennes à Thespie, à tenir une conduite, qui sans cela, seroit inexplicable. Il partit dans l'après midi, entra pendant la nuit sur le territoire de l'Attique, afin d'arriver avant l'aube du jour au Pirée qui n'avoit point alors de portes, et de s'en emparer par surprise.

Le jour parut lorsqu'il n'étoit encore qu'au bourg de Thrie; il fut obligé de revenir sur ses pas; mais au lieu de cacher ses intentions hostiles, il fit piller les maisons et emmener les bestiaux.

Le bruit s'étoit répandu avant l'aurore à Athènes, qu'une armée formidable s'approchoit. Tous les habitans avoient pris les armes. On arrêta dans la ville trois ambassadeurs de Lacédémone : sur l'assurance que donnèrent ceux-ci étonnés eux-mêmes d'un pareil événement, que Sphodrias avoit selon toute apparence agi sans autorisation, et qu'il n'échapperoit pas à un juste châtiment, ils furent mis en liberté. En effet, le gouvernement de Sparte rappela son général, et l'on instruisit un procès contre lui.

Xénophon a cherché non pas à justifier, mais à excuser la conduite

que tint Agésilas, par suite de ces circonstances.

Cléonyme, fils de Sphodrias, jeune homme d'un grand mérite, étoit ami intime d'Archidamus, fils d'Agésilas, et qui lui-même avoit de grands talens. Archidamus intéressa son père en faveur de son ami. Agésilas fit en conséquence des démarches pour sauver Sphodrias. Il paroît qu'à Sparte, ainsi qu'à Athènes, les procès dans lesquels étoient impliqués des personnages d'un rang considérable, s'instruisoient, soit devant l'assemblée du peuple, soit devant une cour presqu'aussi nombreuse que l'assemblée ordinaire: il ne fut donc pas difficile d'intriguer.

Sphodrias n'osa cependant pas revenir à Lacédémone. Le procès fut poursuivi en son absence, et on l'acquitta de l'accusation. Xénophon, malgré sa partialité pour

Agésilas son ami, prouve cependant qu'il faisoit encore plus de cas de la vérité ; car il avoue que cette sentence fut généralement regardée comme étant d'une iniquité révoltante.

Les conséquences de ce procès furent terribles. Les Athéniens en furent indignés ; il ne fut pas possible à ceux de leurs orateurs qui désiroient la paix avec Lacédémone, de réfuter les orateurs du parti béotien.

Ceux-ci affirmèrent que, selon toute évidence, les Lacédémoniens n'avoient pas moins approuvé et encouragé l'entreprise perfide contre le Pirée, qu'ils avoient favorisé le complot plus heureux, mais non moins abominable, qui avoit mis quelque temps la ville de Thèbes sous leur puissance.

Le résultat de ces discussions, fut une alliance offensive et défensive avec Thèbes. On ferma le Pirée

par des portes ; des vaisseaux furent construits, le défaut de zèle en faveur des Béotiens, étoit considéré comme un crime de trahison envers la république athénienne.

Agésilas ne put désormais résister à la voix du peuple qui l'invitoit à prendre le commandement de l'armée. La guerre avec Athènes mettoit beaucoup d'obstacles à l'arrivée d'une armée péloponnésienne en Béotie. Cependant Agésilas y pénétra, grace à l'assistance des Clitoriens, peuples de la Béotie, qui étoient alors en guerre avec les Orchoméniens leurs voisins. Le roi de Sparte profita habilement de ces dissensions.

Les Thébains avoient élevé des fortifications sur toute la frontière. Agésilas renversa ces foibles barrières, et arriva jusque sous les murs de Thèbes.

Le général athénien Chabrias évita sagement toute action générale ; mais l'ennemi atteignit le but que se proposoient constamment les Grecs dans leurs campagnes. Agésilas, après avoir ravagé le pays, laissa une garnison à Thespie, sous le commandement de Phébidas, le même qui précédemment s'étoit emparé de Cadmée ; puis il retourna dans le Péloponnèse, et congédia le reste des troupes.

Quoique le détachement de Phébidas fût entièrement composé de soldats qui n'avoient d'autre armure défensive que leurs boucliers, il ne se borna pas à une guerre défensive; il harcela continuellement l'ennemi, fit des incursions dans la campagne, et occupa ainsi toutes les forces de Thèbes.

Enfin les Thébains firent une invasion sur le territoire de Thespie.

Phébidas évita soigneusement une action générale, mais il fut tué dans une charge de cavalerie. Sa mort eut des conséquences fâcheuses ; toutes les troupes mercenaires prirent la fuite. Le peu de Lacédémoniens qu'il avoit sous ses ordres, furent accablés par le nombre; la victoire de l'ennemi fut complète, les Lacédémoniens furent obligés d'envoyer de nouvelles troupes pour occuper Thespie.

Au printemps, l'armée du Péloponnèse rentra en campagne [1]. Elle étoit renforcée d'un corps de cavalerie fourni par les Olynthiens ; Agésilas avoit repris le commandement en chef. Il eut la précaution de s'emparer des défilés du Cithéron, et entra sans opposition dans la plaine de la Béotie. Les Thébains restoient sur la défensive dans leurs lignes ; mais il les déborda par des manœuvres rapides et sagement exécutées.

[1] L'an 377 avant J. C.

L'ennemi craignant d'engager une bataille générale, suivoit tous ses mouvemens; tandis qu'il portoit ses ravages au delà de Thèbes, jusqu'au district de Tanagrée. Ce ne fut qu'après avoir livré au pillage tout le territoire béotien, ennemi de Lacédémone, qu'il retourna à Thespie. Cette petite ville étoit alors déchirée par des factions. Les deux partis se déclaroient amis de Lacédémone. Celui des deux qui étoit le plus puissant, accusoit l'autre de modération, et demandoit à grands cris la mort de ses adversaires. Agésilas les détermina à feindre du moins une réconcilation, et à la sceller par des sermens solennels. Après avoir fait cette bonne action, il ramena son armée dans le Péloponnèse, et la licencia.[1]

Au surplus cette manière de guerroyer, qui avoit forcé la ligue olyn-

[1] L'an 377 avant J. C. pendant l'hiver.

thienne à recevoir des lois de Lacédémone, commença à peser cruellement sur Thèbes.

Depuis deux ans, les Thébains n'avoient pas fait de moisson, et n'avoient pas recueilli ces fruits, qui, dans les climats chauds, ne sont guère moins importans que le blé. Les états voisins d'où ils pouvoient tirer des vivres, étoient assujettis à Lacédémone. La Béotie qui s'étendoit depuis le détroit de l'Eubée jusqu'au golfe de Corinthe, et qui étoit environnée d'eau de deux côtés, jouoit cependant un rôle très-médiocre parmi les puissances maritimes de la Grèce. L'intérêt même de la capitale située dans l'intérieur des terres, s'opposoit à toute entreprise, par laquelle les villes soumises à son gouvernement auroient pu acquérir de l'influence. Dans les circonstances actuelles, on sentit vivement l'inconvénient d'un

pareil état de choses, et on résolut de faire avant tout un effort pour se procurer des vivres. En conséquence on équipa deux galères, et l'on confia une somme de dix talens [1] à des commissaires, qui furent chargés d'acheter du blé à Orée, dans l'île d'Eubée. Les habitans d'Orée étoient amis des Thébains, mais ils étoient contenus par une garnison lacédémonienne. Les commissaires thébains furent donc obligés de faire une autre tentative à Pagase, sur la côte opposée de la Thessalie. Le gouverneur lacédémonien ayant été instruit de leurs projets, leur laissa tranquillement faire toutes les acquisitions, mais ayant épié leur retour, il fit prendre les deux vaisseaux avec tous leurs équipages.

Le résultat de cette capture fut cependant plus heureux pour les Thé-

[1] Environ 54,000 francs.

bains, que si leurs commissaires fussent venus à bout de leur première entreprise. En effet les prisonniers ayant été renfermés dans la citadelle d'Orée, y furent si mal gardés, qu'ils se révoltèrent et surprirent la garnison. Les habitans n'étant plus intimidés par une garnison étrangère, secouèrent le joug de Lacédémone. Pendant tout le reste de l'automne, et pendant l'hiver suivant, Thèbes reçut en abondance des vivres de l'île d'Eubée.

Quand la saison le permit, [1] les Lacédémoniens firent une nouvelle invasion en Béotie. Une indisposition causée par la maladresse d'un chirurgien, empêcha Agésilas de prendre le commandement de l'armée; il fut confié à Cléombrote. Celui-ci ne profita ni des conseils ni de l'exemple de son habile collègue, pour s'assurer des passages de la

[1] L'an 376 avant J. C.

Béotie ; il laissa les Athéniens et les Thébains occuper les hauteurs, et fut obligé de revenir dans le Péloponnèse, sans avoir rien fait.

Il y eut quelque temps après un congrès de la confédération à Lacédémone ; les députés qui le composoient, témoignèrent hautement leur mécontentement et leur impatience. On observa que les réquisitions annuelles pour le service militaire, étoient très-onéreuses pour les alliés, et que cependant on ne faisoit aucun progrès contre l'ennemi. On avoit une marine bien supérieure ; si, au lieu de la laisser dans l'inaction, l'on en faisoit usage à propos, on pouvoit abréger les maux de la guerre. Non-seulement on pouvoit transporter ainsi des troupes dans le cœur de la Béotie, et éviter la honte d'une tentative malheureuse pour franchir les passages ; mais il étoit possible d'affamer Athènes qui faisoit

venir par mer presque toutes ses subsistances.

En conséquence on équipa une flotte de soixante galères, qui, sous le commandement de Pollis, fut stationée à Egine, Céos et Andros. Cette disposition empêcha les Athéniens de recevoir des vivres. Malheureusement pour les confédérés Chabrias, le général le plus instruit de son siècle, se mit à la tête de la flotte athénienne; il battit Pollis, et rouvrit encore une fois la mer au commerce des Athéniens.

Cependant on faisoit à Lacédémone de grands préparatifs pour transporter en Béotie une armée formidable, en traversant le golfe de Corinthe. Sparte éprouva alors les suites fâcheuses de l'attentat perfide de Sphodrias, et de son indulgence pour ce général coupable. Thèbes eut recours à Athènes son alliée, et

obtint de cette république une flotte de soixante galères, qui, sous les ordres de Timothée, fils de Conon, parcourut les côtes du Péloponnèse. Les troupes de la confédération furent en conséquence obligées de rester chez elles pour défendre leurs pays respectifs; les Thébains au contraire eurent l'occasion de prendre l'offensive.

Toutes les villes de la Béotie furent obligées de se reconnoître sujettes de Thèbes. La flotte athénienne qui avoit si bien préservé la Béotie d'une invasion, fit une descente dans l'île de Corcyre, et s'en empara à l'aide d'un parti attaché à la cause des Athéniens. Timothée ne voulut permettre aucune des rigueurs qu'il étoit trop ordinaire d'exercer contre les membres d'une faction vaincue. Nul habitant ne fut réduit à l'esclavage, ni même banni. Il apaisa au

contraire tous les différens, se concilia l'affection générale, et fit chérir le nom athénien.

Les Lacédémoniens voyoient toujours avec jalousie les Athéniens dominer dans les mers occidentales : ils y envoyèrent cinquante cinq galères, commandées par Nicolochus. Cet officier présomptueux ne crut pas que la différence de cinq vaisseaux fût importante, lorsque les flottes étoient si nombreuses ; sans attendre un renfort qui devoit venir d'Ambracie, il livra bataille à Timothée, et fut vaincu. Cependant l'escadre ambraciote l'ayant rejoint, il remit en mer.

Timothée, renforcé de son côté par une escadre de Corcyre, et ayant en tout soixante dix vaisseaux, voulut recommencer le combat ; mais cette fois Nicolochus fut assez prudent pour l'éviter.

Pendant que les Lacédémoniens essuyoient cet échec maritime, il se passoit sur la terre-ferme des événemens qui exigeoient l'attention la plus sérieuse. Les Thébains étoient entrés dans la Phocide. Il arriva à Lacédémone des ministres de ce pays pour demander des secours. On décréta en conséquence la levée d'une armée plus considérable que la précédente, au risque de laisser la Laconie sans défense. Cette armée fut composée d'un plus grand nombre de Lacédémoniens qu'on n'en envoyoit ordinairement, afin de mériter par cette déférence la reconnoissance des alliés.

Cléombrote fut chargé du commandement, au défaut d'Agésilas que ses blessures rendoient toujours incapable de servir. L'armée passa sans opposition à travers le golfe de Corinthe, et les Thébains évacuè-

rent immédiatement la Phocide ; mais ils occupèrent les hauteurs sur les frontières, afin de disputer à l'ennemi l'entrée de la Béotie.

Sur ces entrefaites, les Lacédémoniens reçurent du soulagement d'un côté d'où ils ne l'attendoient pas. Les Thébains ayant refusé de contribuer aux frais de la flotte qui avoit sauvé leur pays, les Athéniens en furent indignés. Ceux des personnages influens qui désiroient la paix, en profitèrent pour négocier avec Lacédémone. La paix fut bientôt conclue, et Timothée fut rappelé avec sa flotte victorieuse.

Un autre événement frivole en apparence, rompit tous ces arrangemens. Timothée, en revenant en Attique, débarqua quelques exilés de Zacynthe dans leur île. Le gouvernement de ce pays s'en plaignit à Lacédémone, comme d'une injure très-

grave. Les Athéniens croyoient si peu que cette offense volontaire ou non, fût dans le cas de produire une rupture, qu'ils avoient déjà désarmé la flotte et licencié les équipages, lorsqu'un décret des Lacédémoniens déclara que les Athéniens avoient fait injure à leur république, et qu'ils s'en vengeroient les armes à la main.

On eût dit que les plus chers intérêts de Sparte étoient menacés. Une flotte de soixante galères fut équipée par ses alliés; des ambassadeurs furent envoyés à Denys, qui étoit devenu tyran de Syracuse et de la plus grande partie de la Sicile, pour lui demander des secours contre les Athéniens. On lui représenta combien il étoit peu conforme à ses intérêts, que cette république possédât Corcyre. En effet, Corcyre fournissoit aux Athéniens les moyens d'entretenir une flotte, et de soutenir leur

domination dans les mers occidentales. Lacédémone en éprouvoit un vif ressentiment, et ce fut sur cette île que tomba sa fureur. Mnasippus, général lacédémonien, y débarqua une armée.

Nous avons vu, vers le commencement de la guerre du Péloponnèse, cette île malheureuse présenter une scène de désolation et de carnage, par l'acharnement de ses citoyens armées les uns contre les autres. Instruits à l'école du malheur, ceux qui avoient survécu à tant de désastres, s'étoient donné un gouvernement régulier, et leurs enfans avoient, à ce qu'il paroît, profité de leur expérience.

En effet, Corcyre étoit à cette époque remarquable par l'excellente culture des terres, et par l'élégance de ses maisons de campagne. Mais enfin, cette île florissante devint à son tour

le théâtre de la guerre. Les troupeaux, les esclaves furent enlevés, les récoltes et les fermes pillées. Après avoir dévasté toute la campagne, Mnasippus bloqua la ville capitale par terre et par mer.

Le gouvernement d'Athènes montra dans cette circonstance un calme singulier; il n'avoit pris encore aucune mesure hostile, lorsque des députés de Corcyre l'avertirent de ce qui se passoit. Alors les Athéniens se hâtèrent de secourir leurs alliés. Un corps de six cents peltastes s'introduisit pendant la nuit dans la ville de Corcyre, malgré la surveillance des assiégeans, et Timothée fut chargé de partir avec une flotte de soixante galères, pour faire lever le siège.

Cependant, ces bâtimens n'étoient pas équipés; Timothée sachant qu'il auroit affaire à un ennemi supérieur, ou tout au moins égal, se montroit difficile dans le choix des matelots;

en un mot, il ne faisoit pas ses préparatifs avec assez d'activité au gré de l'impatience des Athéniens. Iphicrate fut nommé pour le remplacer. Celui-ci fut obligé de recourir à des mesures despotiques pour compléter ses équipages; il enrôla de force des matelots; il contraignit les plus riches des Athéniens à équiper des galères; enfin un décret de l'assemblée du peuple mit à sa disposition ceux des vaisseaux de l'état qui croisoient près des côtes de l'Attique, ainsi que les vaisseaux sacrés, le Paralus et celui de Salamine.

Se trouvant ainsi à la tête de soixante-dix bâtimens de guerre, Iphicrate mit à la voile, et, en cotoyant le Péloponnèse, navigation qui, suivant le système ancien, étoit fort longue, il acheva d'instruire et d'exercer ses équipages.

L'empressement des Athéniens n'étoit pas déraisonnable; les habitans

de Corcyre étoient déjà réduits aux plus cruelles extrémités. Cependant Mnasippus qui les tenoit assiégés, avoit une armée composée pour la plus grande partie de troupes mercenaires : il leur étoit dû deux mois de solde. Il fut obligé d'en renvoyer un grand nombre sans les payer. Il en résulta un mécontentement universel ; on ne fit plus qu'avec négligence la garde des postes. Les assiégés en profitèrent pour faire des sorties. Une de ces attaques eut tant de succès que Mnasippus fut tué et son armée taillée en pièces. Les Corcyriens prirent des magasins considérables.

Iphicrate étoit encore sur la côte de la Messénie, lorsqu'il apprit cette nouvelle ; il accéléra sa marche. Instruit que l'escadre de dix galères des Syracusains approchoit, il se mit à la tête de vingt des siennes pour l'inter-

cepter, et prit neuf bâtimens siciliens.

Les nombreux prisonniers qu'on fit en cette occasion, obtinrent leur liberté en payant une rançon; mais Iphicrate exigea un prix si fort d'Anippus, commandant de l'escadre, en le menaçant de le faire vendre comme esclave, s'il ne le payoit pas, que celui-ci, dans son désespoir, se poignarda.

Xénophon faisoit cependant beaucoup de cas des talens militaires d'Iphicrate. « Parmi toutes ses campa-
« gnes, dit-il, je n'admire pas moins
« la conduite qu'il a tenue dans l'ex-
« pédition de Corcyre; j'admire en-
« tr'autres choses qu'ayant été nom-
« mé général, il ait lui-même deman-
« dé pour collègues, deux hommes
« d'un talent supérieur, mais qui
« n'avoient pas les mêmes opinions
« politiques, Callistrate, l'orateur le
« plus populaire, et Chabrias, le gé-

« néral le plus célèbre de son temps. « S'il eut l'espérance que de tels « hommes le seconderoient avec fi- « délité, il n'y a pas de doute qu'il « n'ait agi sagement; si au contraire « il s'attendoit à éprouver de leur « part les contrariétés que suggère « l'esprit de parti, il montra certai- « nement une magnanime confiance « en lui-même, persuadé qu'on n'au- « roit aucun reproche à lui faire du « côté du courage, des lumières et « du zèle. »

Ces trois généraux réunissant leurs forces à celles de Corcyre, se trouvèrent commander à une flotte de quatre-vingt-deux voiles. La confédération de Lacédémone ne pouvoit équiper de flotte capable de résister à un semblable armement; en conséquence, les Athéniens et leurs alliés restèrent maîtres de la mer.

Cependant il falloit de l'argent

pour entretenir une flotte si nombreuse, et il étoit dangereux d'en demander à Athènes. Callistrate qui jouissoit parmi ses concitoyens d'une grande popularité, se chargea de la négociation ; il promit de faire consentir le peuple, soit à fournir les sommes nécessaires, soit à conclure la paix.

L'assemblée du peuple se prononça pour ce dernier parti. On envoya d'abord des ministres à Thèbes, pour engager cette république à concourir aux négociations ; puis une ambassade à Lacédémone. Les Lacédémoniens, malgré les négociations qu'ils avoient ouvertes avec les Perses, se trouvoient dans une position à ne pas refuser une paix qui auroit pour base des conditions modérées. Des députés de toutes les puissances belligérantes se rassemblèrent à Sparte ; les Athéniens proposèrent pour condi-

tion principale que l'on reconnoîtroit l'indépendance de toutes les villes grecques ; indépendance précédemment stipulée dans le traité d'Antalcidas. Les Lacédémoniens y souscrivirent ; mais les Thébains le refusèrent. Leurs ministres partirent de Lacédémone, fort alarmés des dangers qui menaçoient leur république, et voyant désormais toute la Grèce unie contr'eux [1].

Les Lacédémoniens exécutèrent fidèlement le traité. Les Thébains persistèrent dans leur résolution de ne pas renoncer à leur souveraineté sur les villes béotiennes. Pélopidas et Epaminondas avoient à cette époque la plus grande influence dans les conseils. Il faut sans doute attribuer à une malheureuse nécessité, aux circonstances où se trouvoit leur patrie, aux vices du système politique

[1] L'an 371 avant J. C.

de la Grèce, s'ils ne montrèrent pas cette vertu pure, ce patriotisme désintéressé que leurs panégyristes anciens et modernes ont tant célébré en eux.

Ils tenoient à un parti; de l'existence de ce parti dépendoient la leur, et celle de leurs amis de Thèbes. La soumission des villes béotiennes étoit nécessaire pour que ce parti se maintînt. Les cruautés qui furent commises envers les infortunés Platéens et les Thespiens qu'on avoit chassés de leur pays, étoient peut-être indispensables, pour que Thèbes jouît avec sûreté de sa domination sur toute la Béotie. Enfin, la Grèce ne pouvoit être libre si Thèbes n'étoit puissante; commander à Thèbes, donner des lois à la Grèce, tels étoient les objets auxquels tendoient toutes leurs mesures.

Ces deux grands hommes au sur-

plus ne s'engagèrent sans doute point dans cette guerre, sans l'espoir d'opposer des forces égales à celles qui les menaçoient, quoique toutes les républiques de la Grèce, Thèbes exceptée, se trouvassent désormais liguées avec Lacédémone. Ils savoient bien que ni les derniers ennemis, ni les anciens alliés de Sparte ne lui étoient sincèrement attachés.

Les généraux Thébains occupèrent les défilés par lesquels il étoit probable que le roi de Sparte feroit une invasion dans la Béotie, mais Cléombrote déjoua leur dessein; au lieu de marcher à l'est par la route la plus directe, il se dirigea vers le sud, suivit une route peu fréquentée dans les montagnes, surprit la ville maritime de Créusis sur le golfe de Corinthe, et s'en empara, ainsi que des douze galères qui se trouvoient dans le port. De-là il s'avança sans opposition sur

le territoire de Thespie, et campa près de Leuctres.

Epaminondas et Pélopidas prirent la résolution désespérée d'attaquer les Lacédémoniens avec des forces inférieures; cependant ils employèrent tous les moyens qui pouvoient assurer leur succès, et ne négligèrent pas l'influence que la superstition avoit sur les esprits. On fit circuler comme un ancien oracle, que l'armée lacédémonienne seroit défaite au tombeau des vierges. C'étoit un monument qui se trouvoit près du camp des Thébains dans un endroit où, suivant une antique tradition, des vierges à qui les Lacédémoniens avoient fait violence, s'étoient tuées. Pour mieux exciter l'esprit public, on décora le monument avec pompe. Le bruit fut répandu dans toute l'armée, qu'à Thèbes, les portes des temples s'étoient ouver-

tes d'elles mêmes, et que les prêtresses avoient déclaré que c'étoit pour les Thébains le présage assuré de la victoire. On publia aussi que les armes d'Hercule que l'on conservoit soigneusement dans son temple, avoient disparu ; et l'on en tira la conséquence, que le dieu se joindroit aux Thébains dans la bataille.

Tandis que les chefs des Thébains employoient tous les moyens pour exciter le courage de leurs gens, le roi de Lacédémone manquant ou de courage ou d'activité, auroit eu besoin d'être excité lui-même par ceux qui servoient sous ses ordres.

Ses amis et ses principaux officiers, inquiets des murmures qui éclatoient contre lui, l'exhortèrent à déjouer la calomnie par une conduite vigoureuse, et lui conseillèrent de marcher sur-le-champ contre l'ennemi. Le temps pour délibérer sur la bataille

et l'ordre qu'on devoit suivre, fut on ne peut plus mal choisi. Ce fut après dîner, lorsque le vin avoit échauffé les têtes, et, en leur inspirant une valeur factice, leur avoit ôté le jugement.

Les généraux lacédémoniens ne réfléchirent pas que leur cavalerie qui n'avoit pas à beaucoup près la réputation de leur infanterie, étoit inférieure à celle de l'ennemi : mais comme le terrain qui séparoit les deux armées étoit une plaine, ils la rangèrent en tête de leur phalange.

Les Thébains dont la cavalerie avoit toujours passé pour excellente, et qui étoit alors mieux composée et mieux exercée que jamais, réglèrent leurs dispositions sur celles de l'ennemi : ils placèrent aussi leurs chevaux en tête de leur phalange.

Ce fut la cavalerie qui engagea l'action. Celle de Lacédémone fut bien-

tôt mise en déroute, et, dans sa fuite, rompit les rangs de l'infanterie. La phalange thébaine formée en colonne de cinquante hommes de profondeur, chargea la ligne lacédémonienne composée de douze rangs, dans l'endroit où combattoit le roi. Les Thébains furent repoussés, mais Cléombrote reçut une blessure mortelle.

Les habiles généraux de Thèbes ne furent pas long-temps à rallier leurs troupes. L'attaque ayant été renouvelée, la bataille fut opiniâtre, et l'une des plus sanglantes qui ait été livrée dans la Grèce. Du côté des Lacédémoniens, Dinon, l'un des polémarques qui commandoit immédiatement après le roi, Sphodrias, dont la corruption avoit excité contre son pays l'inimitié d'Athènes, et son fils Cléonyme, furent tués. Alors l'aîle droite des Lacédémoniens

plia, et peu de temps après l'aîle gauche se retira pour n'être pas prise en flanc.

La nature du terrein favorisa leur retraite, et arrêta l'armée victorieuse. Les Lacédémoniens restant sous les armes, et se regardant les uns les autres avec étonnement, pouvoient à peine concevoir ce qui s'étoit passé. Depuis Lycurgue, il étoit sans exemple qu'une armée lacédémonienne eût été défaite par un ennemi inférieur en nombre, et cela passoit pour impossible. Quelques-uns insistèrent, en conséquence, pour qu'on ne permît pas aux Thébains d'élever leur trophée, et pour qu'on ne demandât pas la trève d'usage pour la sépulture des morts; ils dirent qu'il falloit, les armes à la main, recouvrer les corps de leurs soldats. Mais les polémarques qui survivoient étant assurés que de sept cents Spar-

tiates, il en restoit à peine trois cents, que près de mille Lacédémoniens, c'est-à-dire d'habitans de la Laconie, avoient été tués, que les alliés dont la perte étoit moins considérable, n'étoient cependant pas disposés à recommencer le combat, que même plusieurs d'entr'eux, en haine de Lacédémone, s'étoient réjouis de ce désastre, pensèrent avec raison que c'étoit le cas d'user de toute la circonspection possible, et qu'il ne falloit rien donner au hasard. En conséquence ils convoquèrent un conseil de guerre; il y fut résolu que l'on demanderoit une trève pour enterrer les morts.

Les Thébains accordèrent la suspension d'armes, et élevèrent leur trophée. Quand la trève fut expirée, ils n'osèrent pas attaquer l'ennemi dans ses retranchemens; ils espérèrent pouvoir l'empêcher de rece-

voir des renforts du Péloponnèse, et, en lui coupant les vivres, contraindre les Lacédémoniens à se rendre à discrétion.

CHAPITRE XXXVI.

Affaires de la Grèce depuis la bataille de Leuctres, jusqu'à l'époque où les Thébains firent une tentative inutile pour commander à toute la Grèce, avec l'assistance de la Perse.

On reçut à Sparte avec beaucoup de grandeur d'ame, et ce courage stoïque recommandé par les institutions de Lycurgue, la nouvelle de la défaite de Leuctres. Le courrier qui l'apporta, arriva le dernier jour de la fête de Gymnopédie[1], le peuple

[1] L'an 371 avant J. C. vers le 10 juillet.

étoit en ce moment assemblé pour voir les spectacles. Les éphores qui étoient présens, d'après une de leurs attributions, ouvrirent les dépêches. Sans interrompre les jeux, ils firent savoir aux différentes familles les noms des parens qu'elles avoient perdus dans le combat. Ils avertirent en même temps les femmes de s'abstenir des cris et des lamentations qui avoient lieu en de pareilles circonstances, et de supporter en silence cette calamité publique.

Le lendemain tous les parens des morts se montrèrent en public avec des témoignages de joie et même de triomphe, tandis que les familles du petit nombre de guerriers qui avoient survécu affectoient de la tristesse et de l'abattement.

Les troupes qui restoient cernées par les Thébains, et dans un danger incalculable, composoient la

meilleure partie des ressources de la république. On ne perdit pas un instant pour rassembler les forces capables de réparer un tel revers. Agésilas étant encore trop malade pour se charger du commandement, il fut donné à son fils Archidamus. La plupart des alliés fournirent leur contingent avec empressement, notamment Tégée, Mantinée, Phlius, Corinthe, Sicyone, et les villes achéennes.

Les Thébains se hâtèrent d'envoyer porter à Athènes la nouvelle de leur éclatante victoire. C'étoit une sorte de compliment qu'ils faisoient pour captiver la faveur des Athéniens ; mais l'impression que fit à Athènes le résultat de la journée de Leuctres, fut contraire à l'attente des Thébains. Les Athéniens en montrèrent de la jalousie.

C'est ainsi que les querelles qui

divisoient éternellement les républiques de la Grèce, ne permettoient pas qu'aucune d'elles acquît une puissance durable.

Lacédémone, dans ce péril imminent, ne fut pas préservée de sa chute par l'intérêt qu'avoient toutes les républiques de la Grèce à empêcher Thèbes d'acquérir cette puissance illimitée, que les Spartiates avoient fait peser sur elles; elle reçut des secours d'une puissance nouvellement formée dans un pays dont la Grèce n'avoit jamais cru avoir rien à craindre.

Jason de Phères en Thessalie, étoit un de ces hommes extraordinaires qui réunissent quelquefois les facultés supérieures du corps et de l'esprit. Il étoit aussi brave qu'Achille; et comme politique, il l'auroit disputé à Thémistocle ou à Périclès. Il avoit eu l'avantage de naître dans un rang considérable. Pendant les troubles qui af-

fligeoient ce pays, on faisoit fréquemment usage de troupes mercenaires. Il paroît que Jason, nommé général de ces troupes, à la solde de Phères, s'étoit concilié l'affection de cette milice, et s'en étoit servi pour usurper le pouvoir suprême, et le rendre durable entre ses mains.

Nous pouvons juger de ce qu'étoit alors la Thessalie, par ce que nous dit l'historien contemporain de Pharsale qui étoit alors une de ses villes les plus considérables.

A la faveur des dissensions civiles, Polydamas s'étoit mis à la tête du gouvernement de Pharsale; mais dans ce poste distingué, il excita l'envie et l'ambition de Jason. Tous deux se disputoient la souveraineté de la Thessalie entière. Jason l'emporta; il menaçoit déjà Pharsale, lorsqu'il fit demander à Polydamas une conférence. Dans cet entretien,

Jason exigea que la ville de Pharsale et son territoire, lui fussent remis. Polydamas ne voulut pas y consentir, sans avoir consulté les Lacédémoniens. Jason lui accorda en conséquence une suspension d'armes jusqu'à son retour.

Les Lacédémoniens étoient alors trop occupés de leurs affaires intérieures, pour songer à un pays d'aussi peu d'importance. Polydamas de retour en Thessalie, conclut un traité avec Jason, par lequel celui-ci se trouva sans opposition roi de Thessalie, sous le titre de *Tagos*.

Jason leva des troupes, et augmenta ses revenus. Il mit sur pied environ huit mille cavaliers, vingt mille fantassins pesamment armés, et un assez grand nombre de troupes légères pour pouvoir, selon l'expression de l'historien, faire la guerre au monde entier. Quant à ses finances, il étoit ambitieux plutôt qu'ava-

re, et ne voulut pas exciter les mécontentemens de ses sujets. Il se contenta d'exiger les anciens impôts, tels qu'on les payoit du temps de Scopas. Vers le temps de la bataille de Leuctres, il étoit déjà devenu un potentat redoutable. Il étoit allié de Thèbes. Cette république ne manqua pas de lui annoncer la victoire qu'elle avoit remportée, et de demander son assistance, pour achever de renverser la tyrannie que Lacédémone avoit si long-temps exercée sur toutes les nations grecques.

Les circonstances étoient dignes de toute l'attention de Jason. Il fit équiper une flotte, se mit à la tête de ses mercenaires qui étoient ses troupes réglées, et ayant rassemblé promptement sa cavalerie, il entra en campagne. Il existoit alors entre les Thessaliens et les Phocidiens, une de ces guerres qui n'étoient pas

sans exemple dans la Grèce, et où l'on montroit de part et d'autre un tel acharnement, que toutes les communications ordinaires, même par héraults, étoient interdites. Il en résultoit qu'on ne se faisoit point de quartier, et qu'il étoit difficile que l'on entrât en accommodement. Jason, néanmoins, avec son armée ainsi levée à la hâte, osa traverser la Phocide, et, grace à ses marches précipitées, il arriva en Béotie, sans avoir fait de pertes.

Le tyran de Phères se joignit en effet à l'armée des Thébains avec des renforts considérables. Quoiqu'allié de Thèbes, il étoit hôte de Lacédémone; il lui suffisoit que Sparte fût humiliée, il ne vouloit pas que ses alliés devinssent trop puissans. Il fit des objections contre le projet des généraux thébains, d'attaquer le camp ennemi; il conseilla la paix,

et s'étant interposé comme médiateur, il fit conclure une trève.

Les Lacédémoniens en profitèrent pour se mettre en lieu de sûreté; ils levèrent leur camp pendant la nuit, et ayant, comme dit Xénophon, plus de confiance dans la rapidité de leur fuite que dans la loyauté des Thébains, avant l'aube du jour, ils atteignirent le Cithéron, d'où ils passèrent dans la Mégaride. Ils y rencontrèrent Archidamus qui s'avançoit avec des troupes pour favoriser leur retraite. Le grand objet de cette expédition se trouvant rempli, Archidamus retourna à Corinthe, congédia les alliés, et ramena les Lacédémoniens dans leurs foyers.

Jason devenu arbitre de la Grèce, dans cette circonstance particulière, retourna en Thessalie, en traversant la Phocide avec laquelle il étoit en guerre. Il avoit désormais le loisir de

se venger, quoique la force ne lui en eût pas manqué d'abord. Il se borna à ravager les faubourgs et le territoire de la petite ville d'Hyempolis, dont un grand nombre d'habitans furent massacrés.

Il devoit ensuite passer à Héraclée, colonie lacédémonienne. Jason avoit servi les Lacédémoniens à Leuctres, parce que c'étoit son intérêt, mais il ne se fit aucun scrupule de nuire à Lacédémone dans sa colonie d'Héraclée, parce que la prospérité de cet établissement lui donnoit de l'ombrage. Héraclée étoit favorablement située pour commander au seul passage, servant de communication entre les pays au nord, et ceux au midi; en conséquence il en démolit les fortifications. Xénophon observe à ce sujet qu'il n'avoit pas lieu de craindre que la liberté du passage pût compromettre la sû-

reté de son pays, mais qu'il se ménageoit au contraire la facilité de faire des incursions dans les provinces méridionales, toutes les fois qu'il le jugeroit à propos.

Devenu sans contredit le premier potentat de la Grèce, non-seulement par ses propres forces, mais par ses alliances nombreuses, tandis que son amitié étoit soigneusement recherchée, le tyran de Phères se proposa de déployer sa magnificence aux jeux pythiques. Il ordonna à tous les petits états de sa dépendance, d'engraisser des bœufs, des moutons, des chèvres et des boucs pour les sacrifices; il promit une couronne d'or pour récompense à celui de ces états qui fourniroit le bœuf le plus gras, pour le mettre à la tête du troupeau sacré.

Il rassembla ainsi mille bœufs, et dix mille bêtes de menu bétail.

Il fixa un jour peu éloigné de celui de la fête, pour que ses troupes thessaliennes se rassemblassent, et se missent en marche. On s'attendoit généralement qu'il prendroit la présidence de la fête. On craignit même qu'il ne s'emparât du trésor de Delphes. Les Delphiens consultèrent leur oracle. Il leur répondit comme du temps de Xerxès, que le dieu sauroit prendre soin de son trésor.

Avant l'époque des jeux, [1] cet homme extraordinaire, après avoir passé en revue sa cavalerie de Phères, ayant donné une audience à des personnes qui avoient besoin de lui parler, fut assassiné par sept jeunes gens qui s'approchèrent de lui, sous prétexte de le consulter sur une discussion importante qui s'étoit, disoient-ils, élevée entr'eux. Les gardes tuèrent un des assassins

[1] L'an 370 avant J. C.

sur la place, et un autre au moment où il remontoit à cheval; mais les autres profitèrent si bien de la confusion qu'ils s'échappèrent.

On ignore quelle fut la cause de ce meurtre, et quel avantage ceux ceux qui le commirent espérèrent en retirer. Rien n'annonce qu'il ait été dirigé par des vues politiques; on ne fit aucune tentative pour exciter une révolution, mais les événemens qui suivirent, prouvent en même temps combien Jason étoit cher aux Thessaliens, et combien la moralité et la vraie politique étoient étrangères à la Grèce.

Les deux frères de Jason, Polydore et Polyphron, lui succédèrent conjointement dans la dignité de Tagos. Les assassins ne purent trouver un refuge en Thessalie; mais on les reçut honorablement dans d'autres parties de la Grèce. Cela

prouve, dit Xénophon, que l'on craignoit que Jason ne réussît dans son projet de se rendre souverain de tout le pays.

Telle étoit la situation déplorable de la Grèce. Dans ces états petits et foibles, on étoit réduit à approuver les attentats les plus infâmes, parce qu'il n'y avoit pas d'autre moyen de se mettre à l'abri d'un péril imminent. L'assassinat étoit tellement en honneur, ou du moins réputé si peu abominable, que les meurtriers, pourvu qu'ils s'échappassent dès le premier moment, pouvoient compter sur l'impunité.

La Thessalie ne fut jamais plus florissante que lorsque l'autorité exécutive fut confiée à un seul. Après la mort de Jason l'on éprouva cependant le danger de créer un pouvoir semblable, à moins qu'il ne fût contre-balancé par une constitution ré-

gulière. Peu de temps après l'élévation des deux frères, Polydore mourut à Larysse, et l'on crut généralement que son frère Polyphron l'avoit fait empoisonner. Polyphron resta en effet seul maître du pays, mais un an après, il fut assassiné par Alexandre, un de ses parens qui prétendit n'avoir eu d'autre but que de venger Polydore. Les Thessaliens appprouvèrent ce crime, et Alexandre fut nommé Tagos.

Jason, quoiqu'à la tête d'une armée qui lui étoit entièrement dévouée, et à laquelle l'autorité des lois auroit eu de la peine à résister, régna cependant en observant toutes les formes légales. Mais Polyphron soutenu par les mêmes troupes, et non par le même esprit public, et Alexandre, son successeur, ayant tous les talens et tous les vices capables de faire de lui le fléau du

genre humain, négligèrent absolument toute formalité constitutionnelle.

Gouvernant ses sujets en despote, Alexandre sut se rendre redoutable par terre et par mer aux Athéniens et aux Thébains. Les grands desseins de Jason avoient péri avec lui. Des troubles qui la plupart furent la suite de crimes dont nous aurons bientôt à rendre compte, signalèrent le règne d'Alexandre. Après Jason, il n'y eut plus en Thessalie ni grandeur politique, ni ordre civil, ni tranquillité intérieure.

L'événement de la bataille de Leuctres avoit fait une grande sensation dans toute la Grèce. Plusieurs républiques manifestèrent leur joie de voir ce glorieux succès d'un peuple naguères opprimé, et qui se relevoit avec tant d'éclat.

Une foule d'individus et plusieurs états qui auparavant dissimuloient leur attachement secret à la cause des Thébains, se montrèrent disposés à se réunir à eux pour faire une guerre implacable à Lacédémone.

Mais d'autres dirigés par plus de circonspection ou de prévoyance, crurent que l'élévation des Thébains n'étoit qu'un changement de maîtres et d'oppresseurs. La jalousie fut encore plus générale dans les villes du Péloponnèse, en voyant la prépondérance politique passer entre les mains d'un état situé hors de leur péninsule; partout où dominoit le régime aristocratique, on redoutoit avec horreur la tyrannie démocratique. Les états du Péloponnèse jouissoient sous la protection de Lacédémone d'une certaine supériorité sur le reste des Grecs;

ils la perdoient ; si Thèbes devenoit la puissance la plus considérable.

Tels furent les motifs qui engagèrent les états du Péloponnèse à redoubler d'efforts pour soutenir la cause de Lacédémone. Les chefs de la république athénienne paroissoient toujours avoir en vue de maintenir l'équilibre entre Thèbes et Lacédémone, et d'éviter une liaison décidée avec l'une ou l'autre. Après leur victoire, les Thébains proposèrent de détruire tout-à-fait Lacédémone, disant que c'étoit l'intérêt de toute la Grèce ; mais les Athéniens justement jaloux du pouvoir de Thèbes, refusèrent de les seconder ; ils demandèrent que les députés de tous les états qui avoient concouru à la paix d'Antalcidas, formassent un congrès à Athènes.

Ce congrès se rassembla en effet. Le roi de Perse n'y envoya aucune

ambassade, et ne parut y exercer aucune influence ostensible; mais les Athéniens proposèrent, et le congrès approuva un décret par lequel les députés de chaque république, seroient tenus de prêter un serment conçu en ces termes, au nom de leurs états respectifs.

« Je demeurerai fidèle à la paix « que le roi a proposée, et qui a été « acceptée par le décret des Athéniens « et de leurs alliés. Si quelqu'un des « états liés par le même serment est « attaqué, je l'assisterai de tout « mon pouvoir. »

Tous les députés des différens états et les Lacédémoniens eux-mêmes, acquiescèrent à la proposition d'Athènes, excepté les Eléens qui prétendirent conserver leur souveraineté sur les peuples de Marganée, Scillos et Triphylie.

Les Mantinéens crurent que ce

traité leur présentoit une occasion favorable pour tenter de recouvrer ce qu'ils avoient perdu. Ce fut dans cette intention que les plus influens du parti démocratique proposèrent de rebâtir la capitale de leur petit état, et de tenir de nouveau leur assemblée générale. Ils encouragèrent leurs partisans, en observant que le traité récemment conclu à Athènes, et dans lequel Lacédémone avoit été partie contractante, les mettoit à l'abri de tout empêchement à cet égard de la part de Sparte.

Une telle proposition ne pouvoit manquer d'exalter les esprits; il fut décrété dans l'assemblée générale, que les familles de l'ancienne capitale y rentreroient, et que l'on s'occuperoit sur le champ des fortifications de la place.

Cette détermination des Mantinéens causa de grandes inquiétudes

à Lacédémone. Mais le traité étoit trop nouveau, il s'opposoit trop directement à ce que l'on employât la force ouverte ; on risquoit de se mettre encore une fois en guerre avec toute la Grèce. Il se trouva par hasard qu'Agésilas avoit, soit par lui-même, soit par ses relations de famille, une grande influence à Mantinée : il fut résolu que le roi lui-même se rendroit à Mantinée, et entreroit en négociation avec le peuple.

Il faut avouer que pour un prince qui, à la tête de nombreuses armées, avoit fait trembler l'empire des Perses, c'étoit un rôle assez humiliant que de venir en qualité de ministre du gouvernement de son pays, employer le langage de la sollicitation et de la persuasion, auprès d'une petite peuplade voisine accoutumée à recevoir ses lois. Mais peut-être

que dans la situation actuelle des affaires de la Grèce et de son pays, il jugea cette mission trop importante pour la trouver indigne de lui.

Les démagogues qui avoient repris leur influence sur les Mantinéens, redoutant la popularité d'Agésilas, ne voulurent pas qu'il fût reçu dans l'assemblée générale, ni que l'on écoutât ses propositions. Il fallut qu'il s'adressât à eux-mêmes.

Agésilas, afin de sauver les apparences en faveur de Lacédémone, sans avoir besoin d'en venir à des hostilités, leur promit que s'ils vouloient suspendre la reconstruction de leurs fortifications, il s'engageoit à obtenir le consentement de Lacédémone pour tout ce qu'ils désiroient.

Les chefs de Mantinée, comptant sans doute sur l'appui de leurs voisins, répondirent que le décret pro-

noncé par le peuple ne pouvoit être rapporté. Déjà plusieurs états arcadiens, avoient envoyé des ouvriers pour aider les Mantinéens à reconstruire leurs murailles. Les Eléens leur avoient fait passer une somme de trois talens pour contribuer aux dépenses.

Agésilas sortit de Mantinée très-irrité, mais persuadé que recourir à la force des armes, ce seroit violer le traité.

Cependant les articles du traité par lequel les Lacédémoniens s'étoient engagés à ne pas s'immiscer dans les affaires intérieures des autres républiques, loin de procurer une paix durable, causèrent dans la Grèce un nouveau germe de dissensions; il n'y eut pas de petite république qui n'en tirât prétexte pour se soulever. Il éclata des insurrections sanglantes à Argos, Mégare, Corin-

the, Sicyone, Phlius, Phialée et Tégée. Les événemens de Tégée, sont ceux que nous retracerons de préférence, parce qu'ils ont un rapport direct avec la suite de notre histoire.

Le succès des démagogues de Mantinée excita l'attention des démocrates de Tégée. Leur république existoit depuis long-temps sous le régime démocratique; une innovation bornée aux limites d'un si petit territoire, n'eût guères répondu à leur attente. Ils formèrent le hardi projet d'unir toutes les républiques de l'Arcadie. Cette proposition très-conforme à l'intérêt public et particulier, ne pouvoit souffrir de difficulté que dans les moyens d'exécution; mais c'étoit une mesure concertée par un parti qui songeoit avant tout à élever sa puissance sur les ruines du parti dominant. Le

gouvernement actuel de Tégée ne manqua pas de s'y opposer ; et Stasippe fit décréter dans l'assemblée générale, qu'il ne seroit rien changé à l'ancienne constitution de l'Arcadie.

Il n'y avoit chez les Grecs qu'un pas de la moindre discussion à une guerre civile. L'exil et même la mort, étoient une suite si commune à redouter pour ceux qui avoient succombé dans une pareille lutte, qu'on ne risquoit presque rien de plus en se portant aux dernières extrémités.

Aussi Proxène et Callibius, chefs de la faction démocratique, n'hésitèrent-ils pas à soutenir leurs prétentions à main armée, plutôt que de se soumettre. Ils comptoient sur l'appui de tout le peuple, et par conséquent sur la supériorité du nombre; ils espéroient d'ailleurs que

les Mantinéens ne craindroient point de faire une infraction au traité, en soutenant dans un état voisin une cause qui étoit implicitement la leur. Ils furent trompés dans le premier de ces calculs. Les conjurés ayant fait une levée de boucliers prématurée, la majorité se déclara en faveur de Stasippe, dont la sage administration lui avoit concilié tous les esprits. Il y eut dans la ville un combat dans lequel Proxène fut tué.

Stasippe frémit de se baigner dans le sang de ses concitoyens; il fit suspendre le carnage; mais la suite des événemens fit voir combien cette générosité, cette humanité étoient imprudentes. Les vaincus se sauvèrent du côté de la porte de Mantinée. Comme on ne les poursuivoit pas, ils eurent le temps de se rallier, et entrèrent en pour-parlers avec les vainqueurs. Dans l'intervalle, les

chefs envoyèrent demander du secours à Mantinée. Il arriva un corps de Mantinéens, et ils lui ouvrirent les portes.

Stasippe, au moment où il reconnut cette perfidie, n'eut que le temps de sortir avec les siens par la porte opposée. On les poursuivit avec ardeur ; ils se réfugièrent dans un temple de Diane, espérant que cet asyle seroit respecté. Mais leurs ennemis accoutumés à fouler aux pieds toute espèce de devoirs, escaladèrent les murs du temple, enlevèrent la couverture de l'édifice, et accablèrent d'armes missiles ceux qui s'y étoient réfugiés.

Incapables de se défendre, Stasippe et ses compagnons se rendirent à discrétion. Ils furent chargés de chaînes, conduits sur des chariots à Tégée, et traduits sur le champ devant un tribunal, dans lequel sié-

gèrent les Mantinéens du parti opposé. Ils furent condamnés et exécutés sans délai.

Environ huit cents Tégéates ne se trouvant pas en sûreté dans la ville, s'enfuirent à Lacédémone. C'est ainsi que, peu de mois après la conclusion de la paix générale sur les bases d'une indépendance universelle, commença, sous ces funestes auspices, une nouvelle guerre qui embrassa rapidement toute la Grèce.

Les Mantinéens avoient fait une infraction au traité; il n'étoit pas présumable que les Lacédémoniens voudroient la laisser impunie; mais la situation de Sparte étoit des plus délicates : le parti que prit son gouvernement ne fut dicté ni par la justice, ni par la prudence. Son dessein étoit moins de protéger les Tégeates opprimés, que de saisir avidement ce prétexte pour tirer des Man-

tinéens une vengeance exemplaire.

Il eût été plus sage de convoquer, comme l'avoit fait Athènes, un congrès de la Grèce entière; mais les Lacédémoniens voulurent frapper un coup d'autorité; sans consulter à ce qu'il paroît, aucun des autres états, ils mirent sur pied toutes les forces de la Laconie, et confièrent à Agésilas le commandement de l'expédition.

Sur ces entrefaites, les démocrates de Tégée, profitant de leurs avantages, et soutenus par la république de Mantinée, accomplirent leur projet de former l'union de toute la nation arcadienne. Orchomène fut la seule ville d'Arcadie qui résista à cette mesure. Les autres concoururent à la fondation d'une nouvelle cité, qui, sous le nom de Mégalopolis, c'est-à-dire la grande ville, devint le chef-lieu de l'union arcadien

ne, et le siège de l'assemblée générale.

Les Orchoméniens, pour se mettre à l'abri des dangers auxquels les exposoit leur scission, engagèrent à leur service un corps de mercenaires qui avoit été à celui de Corinthe. Les Mantinéens en furent alarmés, mais la crainte des préparatifs que faisoit Lacédémone les retint chez eux.

Pendant ce temps là, le congrès des états d'Arcadie, nommé l'assemblée des *dix-mille* ou des *innombrables* tenoit ses séances à Mégalopolis. Les fonctions de cette assemblée nombreuse, étoient de diriger tout ce qui avoit rapport à la guerre et à la politique extérieure, mais les différens états d'Arcadie n'en conservèrent pas moins leur administration particulière.

On étoit déjà dans l'hiver [1], lors-

[1] L'an 370 avant J. C.

qu'Agésilas entra en Arcadie avec l'armée lacédémonienne renforcée seulement des contingens des petites villes de Léprée et d'Herée. Les forces combinées de l'Arcadie et de l'Elide évitèrent une affaire générale. Le territoire de Mantinée fut ravagé, et dans presque toutes les escarmouches, les Lacédémoniens eurent l'avantage.

Ceux qui étoient à la tête de Thèbes, étoient de plus habiles politiques que les chefs de Lacédémone. Le gouvernement thébain n'eut besoin que de sa propre autorité pour mettre sur pied les forces de la Béotie et de la Phocide. Des négociations conduites avec intelligence, lui procurèrent l'assistance volontaire des Locriens, (des deux provinces de ce nom), des Acarnaniens, des Héracléotes, des Méliens, et de toutes les villes de l'Eubée.

Ils manquoient cependant des fonds nécessaires pour entretenir des troupes qui étoient à la vérité accoutumées à vivre aux dépens de l'ennemi, mais qui cette fois devoient tenir la campagne pendant l'hiver : ils empruntèrent des Eliens dix talens, [1] et nommèrent Epaminondas leur général en chef.

Le gouvernement de Lacédémone n'avoit pas, à ce qu'il paroît, connoissance de ces préparatifs, ou ne soupçonnoit pas que ses ennemis pussent rien entreprendre d'important pendant l'hiver. Les Arcadiens eux-mêmes ne s'y attendoient pas. Ils n'avoient tenu leurs troupes réunies, que pour se venger de la petite république d'Hérée, dont ils dévastèrent le territoire. Les Eliens seuls, confidentiellement avertis par les chefs du gouvernement de Thèbes,

[1] Environ 54,000 francs.

s'étoient mis sous les armes, dans l'attente de l'armée thébaine.

Epaminondas entra dans le Péloponnèse par le territoire de Corinthe, et y commit une grande injustice. Les Corinthiens avoient gardé une neutralité parfaite; le général thébain les punit de cette conduite modérée; il ravagea leurs terres, abattit les arbres, brûla les maisons, et laissa partout des traces de destruction.

Les Arcadiens instruits de l'arrivée d'Epaminondas, cessèrent de ravager le territoire d'Herée, et vinrent le rejoindre. Les chefs thébains sachant que l'armée lacédémonienne avoit évacué l'Arcadie, et avoit été licenciée pendant l'hiver, regardoient leur expédition comme terminée; mais les Eliens et les Arcadiens, leur représentèrent qu'ils

pouvoient frapper un coup plus terrible contre leurs ennemis.

Ils dirent que la sédition de Cinadon qui, sans aucune assistance étrangère, avoit failli renverser le gouvernement de Sparte, avoit été contenue, mais non détruite par le supplice du chef; que toutes les villes de la Laconie n'attendoient que l'espoir d'être soutenues, pour se révolter; que le mécontentement avoit gagné les classes les plus élevées des sujets lacédémoniens; que si l'on envahissoit le pays, le gouvernement de Sparte seroit hors d'état de rassembler des forces suffisantes.

En conséquence les Thébains consentirent à envahir la Laconie. Leur armée étoit forte, selon Plutarque, de soixante-dix mille hommes, dont quarante mille pesamment armés. Ils y entrèrent par deux routes à la

fois [1]. Après deux jours de marche, les Arcadiens et les Thébains firent leur jonction à Caryes, où étoit un pont qui conduisoit immédiatement à Sparte. Cette ville étoit sur la rive droite de la rivière, et à peu de distance. Le passage étoit bien gardé, et les généraux thébains ne firent pas la dangereuse tentative de le forcer; mais ils portèrent de tous côtés le feu et la flamme.

Ce n'étoit plus le temps où les dames spartiates étoient exercées comme les hommes au maniement des armes. Dans les autres états de la Grèce, l'aspect d'une armée ennemie étoit moins terrible, parce qu'on y étoit accoutumé; mais à Lacédémone, depuis plusieurs siècles, on ne soupçonnoit pas même qu'un ennemi pût se présenter devant cette place. Les dames spartiates, à la vue

[1] L'an 369 avant J. C.

des tourbillons de fumée qui sortoient des maisons incendiées, éprouvèrent une frayeur inexprimable.

Ceux des citoyens qui se distinguoient par le nom de Spartiates, se défiant de tous les autres, ayant occupé les parties les plus accessibles de la ville, qui n'étoient pas défendues par des murailles, s'y trouvèrent comme isolés; abandonnés par une partie de leurs sujets, et ne pouvant compter sur la fidélité des autres, ils eurent recours à leurs esclaves.

On annonça par une proclamation, que tous ceux des hilotes qui prendroient les armes, et qui se signaleroient par leur fidélité, recevroient la liberté pour récompense. Plus de six mille s'enrôlèrent, et le gouvernement trembla des forces que lui-même avoit créées; mais bientôt après on vit arriver des troupes auxiliaires, et les alarmes se dissipèrent.

L'ennemi, cependant, avoit traversé l'Eurotas à Amyclée, à quelque distance de Sparte, et se dirigeoit vers cette capitale. Sa nombreuse cavalerie s'avança jusqu'à l'Hippodrome et au temple de Neptune, près de la ville: elle fut mise en fuite par de l'infanterie qui se tenoit en embuscade dans le temple de Castor et Pollux. Cependant, Agésilas ne la poursuivit pas; il se tint constamment dans une position menaçante, et évita toujours une bataille décisive.

Les confédérés se retirèrent à une certaine distance, dans un lieu où ils établirent leur camp.

Il paroît, d'après le récit de Xénophon, que ce fut la réputation de Sparte, plutôt que sa force réelle qui la sauva. Epaminondas avoit une armée extrêmement nombreuse; mais il lui étoit difficile de gouverner une telle multitude. Il fut décidé dans

son conseil de guerre, que l'on n'attaqueroit pas la ville. En conséquence, on redescendit le cours de l'Eurotas, et l'on pilla toutes les vallées jusqu'à Gythium, ville maritime, et peut-être l'unique arsenal de Lacédémone. Cette place importante fut investie; une multitude de révoltés Laconiens se joignit aux assaillans, qui tentèrent de prendre la ville d'assaut pendant trois jours de suite, mais sans succès.

Athènes fut bientôt instruite du danger imminent auquel étoit exposée Lacédémone. Ce ne fut pas un sentiment d'amitié que l'on éprouva pour Lacédémone, mais la crainte de voir une nouvelle puissance menacer l'indépendance d'Athènes et de la Grèce.

On tint une assemblée générale, et l'on y entendit cinq ambassadeurs de Sparte; ils exposèrent qu'une

amitié sincère entre Athènes et Lacédémone pourroit être utile aux deux états. Les Athéniens en sentoient bien les avantages, mais ils doutoient des dispositions amicales de Sparte. Un murmure se répandit dans toute l'assemblée; on observa que dans les circonstances critiques où se trouvoit Lacédémone, il n'étoit pas étonnant qu'elle fît les plus belles protestations, mais que si la chance venoit à tourner, sa conduite seroit la même qu'autrefois.

Cependant, on objecta d'un autre côté qu'à la fin de la guerre du Péloponnèse, lorsque Thèbes demandoit à grands cris la destruction d'Athènes, c'étoit la modération de Lacédémone qui l'avoit sauvée.

Cette circonstance rappelée adroitement par les ambassadeurs de Sparte, fit une vive impression; la jalousie que l'on ressentoit contre

Thèbes l'emporta sur la défiance que l'on avoit à l'égard des Lacédémoniens. Il régnoit une grande division d'opinions dans l'assemblée. Les envoyés des états ennemis de Lacédémone, répliquèrent avec chaleur, mais enfin, l'on alla aux voix, et l'on passa un décret par lequel il fut dit, que toutes les forces de la république seroient envoyées au secours de Lacédémone, sous les ordres d'Iphicrate. Cette armée auxiliaire, quelque formidable qu'elle fût, auroit bien pu arriver trop tard pour atteindre le but qu'on se proposoit, si le chef habile qui commandoit la confédération ennemie n'eût trouvé des entraves et des obstacles insurmontables dans le défaut d'union et le mépris absolu de la discipline. Il lui étoit même impossible de calculer les forces dont il lui seroit permis de disposer. Les Arcadiens, les

Argiens et les Eliens se retirèrent dans leurs foyers avec le butin qu'ils avoient pris. On avoit à peine les subsistances nécessaires pour les troupes qui restoient ; la saison étoit avancée, Epaminondas jugea à propos d'évacuer à la hâte le territoire de la Laconie.

Iphicrate étoit déjà en Arcadie ; le moment étoit favorable pour réduire l'armée thébaine aux dernières extrémités; mais un esprit de parti, dont nous ne pouvons concevoir les motifs, l'engagea à apporter peu de zèle. On l'avoit déjà blâmé d'avoir perdu devant Corinthe un temps précieux avant d'entrer en Arcadie ; et maintenant sans chercher à nuire à la marche des Thébains, dans un pays hérissé de difficultés, il retourna à Corinthe. On a dit pour sa justification qu'il vouloit disputer le passage de l'isthme et des montagnes ; mais ses ma-

nœuvres n'indiquoient aucune intention de cette espèce, et Xénophon qui en d'autres occasions fait les plus grands éloges de cet officier, lui reproche d'avoir laissé à Epaminondas un libre passage pour sa retraite. Cette invasion, quoique passagère et semblable à celles dont l'Attique avoit souffert tant de fois, fut fatale à la puissance de Sparte. Lorsque l'ennemi étranger se fut retiré, la rébellion ne cessa pas pour cela de désoler toute la Laconie. Une grande partie de ceux des habitans que l'on distinguoit sous le nom de Périéciens, et tous les hilotes persistèrent dans leur révolte. Les généraux de Thèbes en profitèrent pour imiter la conduite sage et politique que les Athéniens avoient tenue pendant la guerre du Péloponnèse. Ils invitèrent les débris de la race messénienne à retourner dans leur pays, et à repren-

dre encore une fois leur rang parmi les nations de la Grèce.

La plus grande partie des Messéniens, sous la protection d'Athènes, s'étoit établie à Naupacte en Etolie, mais après la conquête d'Athènes, ils en avoient été chassés par les Lacédémoniens. Quelques-uns d'entr'eux avoient trouvé refuge chez leur compatriotes de Rhégium en Italie, et de Messine en Sicile; mais le plus grand nombre s'étoit rendu à l'invitation de la colonie grecque des Evespéritains en Afrique. Cette race si long-temps malheureuse, se rendit à l'appel des Thébains, et rentra dans le pays de ses ancêtres, la plus belle acquisition des Héraclides, le territoire le plus riche du Péloponnèse, et peut-être de la Grèce. Epaminondas fut le protecteur de cette nouvelle ville de Messène, bâtie au pied du mont Ithome. Les Messéniens

ne dédaignèrent pas de s'associer, ainsi réintégrés dans ce qu'ils regardoient comme leur patrimoine, les hilotes insurgés, et d'autres esclaves, tous, où presque tous d'origine grecque, et même de sang messénien.

C'est ainsi que la province de Messénie fut définitivement perdue pour les Lacédémoniens, à qui elle constituoit la moitié de leur territoire. Cependant, leurs institutions ne leur avoient permis de faire aucun usage considérable d'une telle possession, si ce n'est pour mettre un désert entr'eux et les ennemis qui voudroient les attaquer.

Mais la retraite des Thébains ne leur rendit pas même toute la Laconie. Le district de Sciritis situé dans une région montagneuse entre l'Eurotas et l'Alphée, étoit encore en pleine insurrection. La place importante de Sellasie étoit au pouvoir des

insurgés. Pallène, forteresse dans une position avantageuse, restoit encore à Lacédémone ; mais Lycomède bon général des troupes arcadiennes, la prit d'un coup de main, et passa la garnison au fil de l'épée.

Il étoit de la plus haute importance pour Sparte et ses alliés, de conserver et même de rendre plus étroites les liaisons de cette république avec Athènes. Dans cette intention, les Lacédémoniens envoyèrent une ambassade aux Athéniens [1], avec plein pouvoir de concerter un système uniforme de commandement, et un plan d'opérations pour la campagne suivante.

Il n'y avoit de difficultés que pour le premier de ces objets. Le conseil du gouvernement d'Athènes, étoit convenu avec les Péloponnésiens, que dans toutes les circonstances,

[1] L'an 368 avant J. C. au mois de février.

autant pour l'intérêt de la confédération que pour satisfaire à l'équité; les Athéniens dirigeroient les opérations par mer, et les Lacédémoniens celles de terre.

Mais il y avoit à Athènes un parti qui avoit Céphisodote pour orateur, et qui crut se rendre populaire en s'opposant à ces arrangemens. Céphisodote dit à l'assemblée générale, qu'on vouloit tromper le peuple, que sur les galères de Sparte, il n'y avoit que les officiers, et peut-être quelques soldats pesamment armés, qui fussent Lacédémoniens; que le reste des équipages se composoit d'hilotes ou de mercenaires; qu'ainsi les Athéniens ne commanderoient qu'à des esclaves et au rebut des nations qui servoient dans la marine lacédémonienne, tandis que dans l'armée athénienne les Lacédémoniens commanderoient aux principaux citoyens

d'Athènes ; qu'il falloit une répartition plus équitable, et que le commandement tant sur terre que sur mer, devoit être également partagé.

La vanité de la multitude, fut flattée par ces argumens captieux ; l'assemblée décréta en conséquence, que le commandement sur l'un et sur l'autre élément, appartiendroit alternativement cinq jours aux Athéniens et cinq jours aux Lacédémoniens. Le gouvernement de Sparte fut contraint par l'impérieuse nécessité, à accepter cet arrangement absurde.

Au printemps, une armée fut réunie à Corinthe, pour empêcher le passage des Thébains et de leurs alliés du nord dans le Péloponnèse ; mais les généraux thébains signalèrent encore leurs talens supérieurs, et surprirent un poste militaire. Il leur restoit encore une tâche difficile,

celle de se frayer un passage en descendant les Monts-Onéiens ; ils obtinrent, soit de la trahison, soit de la foiblesse du commandant lacédémonien, une trève à la faveur de laquelle ils se joignirent aux forces de leurs alliés du Péloponnèse, les Arcadiens, les Argiens et lesEliens.

Désormais, ils se trouvèrent très-supérieurs en force à la confédération de Lacédémone ; ils ravagèrent le territoire d'Epidaure, et voulurent s'emparer d'une des portes de Corinthe ; mais les Corinthiens dirigés par le général athénien Chabrias, qui commandoit un corps de mercenaires, les repoussèrent avec perte.

Cependant, l'habileté de Chabrias ne suffisoit pas contre des forces si redoutables : déjà le Péloponnèse sembloit ouvert aux Thébains, lorsque Alexandre de Phères ayant fait une diversion avec ses troupes thes-

saliennes contre les alliés septentrionaux de Thèbes, et menaçant la Béotie elle-même, l'armée victorieuse des Thébains fut réduite à sortir de la péninsule; alors les Péloponnésiens, de leur confédération se dispersèrent.

Cette dislocation de l'armée thébaine fut un événement très-heureux pour Lacédémone; on eut le temps d'apaiser les troubles de la Laconie. Les opérations offensives furent confiées aux auxiliaires qui avoient été fournis par Denys, tyran de Syracuse. L'infanterie de ce corps étoit composée de Gaulois et d'Espagnols; la cavalerie recrutée apparemment parmi les Grecs de Sicile, étoit si bonne, que n'excédant pas cinquante chevaux, elle fit cependant beaucoup de mal à l'ennemi par ses escarmouches continuelles. Les troupes de Denys firent une invasion en Sicyonie,

vainquirent les habitans en bataille rangée, et prirent une forteresse ; mais satisfaites du butin qu'elles avoient conquis, elles retournèrent à Syracuse. Les chefs du gouvernement de Thèbes avoient su inspirer à leurs alliés du zèle, et les assujétir à un plan uniforme d'opérations ; mais il étoit difficile qu'un si grand nombre de petits états restassent long-temps dans cette patiente soumission. Des mécontentemens se manifestèrent peu à peu chez les différens alliés de Thèbes.

Il y avoit parmi les Arcadiens un homme distingué par sa naissance et ses lumières, et à qui ses richesses donnoient un grand crédit ; c'étoit Lycomède de Mantinée. Il reconut l'ambition des Thébains, et entreprit de s'y opposer ; il représenta dans l'assemblée générale des états arcadiens, qu'il étoit au dessous

de leur dignité d'obéir aux Thébains; qu'il étoit juste qu'ils eussent une part égale au commandement; que c'étoient eux qui avoient autrefois élevé la puissance de Lacédémone, qu'actuellement ils travailloient à l'agrandissement de Thèbes, mais que bientôt ils trouveroient dans les Thébains d'autres Lacédémoniens.

Ce fut ainsi qu'en flattant et effrayant tour-à-tour le peuple d'Arcadie, Lycomède sut s'emparer du commandement. Il résulta de cette soumission d'une multitude capricieuse aux volontés d'un homme de génie, les conséquences qu'on devoit en attendre; les Arcadiens obtinrent de brillans succès.

Les Argiens avoient envahi le territoire d'Epidaure. Le général athéniens Chabrias, à la tête des troupes de sa nation et des Corinthiens, leur coupa la retraite. Les Arcadiens crai-

gnirent pour leurs alliés ; ils tinrent une assemblée générale. Lycomède dicta la nomination des généraux ; l'armée arcadienne, malgré les désavantages du terrein, délivra les Argiens sans perte.

Les Arcadiens entreprirent ensuite une expédition en Laconie, ils ravagèrent le territoire d'Asinée ; le polémarque lacédémonien Géranor, qui y commandoit, fut vaincu et tué. Bientôt les Arcadiens acquirent la réputation d'être les meilleurs soldats de leur temps.

D'après cette disposition des Arcadiens à ne plus reconnoître la suprématie de Thèbes, les forces qu'ils déployoient, la discipline de leurs troupes et leurs victoires, quoique tout cela tournât au profit de la confédération, ne pouvoient manquer d'exciter contr'eux la jalousie, et d'inspirer des alarmes, il n'y eut pas de rup-

ture ouverte, mais l'amitié de leurs alliés se refroidit. Les Eliens se brouillèrent avec eux, au sujet de la possession d'un district considérable, appelé Triphylie. Les citoyens d'Elis prétendoient au droit de souveraineté sur les peuples de différentes villes de l'Elide, et notamment tout le district de Triphylie, du côté de la Messénie. Afin d'en mieux tenir les habitans en leur dépendance, ils avoient permis à quelques exilés arcadiens, de s'établir à Lasion en Triphylie, dans une position très-forte.

Cette mesure remplit leurs vœux pendant un certain temps; mais les Arcadiens de Lasion étant, comme les Triphyliens, de simples sujets des Eléens, et n'ayant pas chez eux droits de cité, ils faisoient cause commune avec leurs voisins, particulièrement les Marganéens et les Scillontins,

pour s'opposer au gouvernement d'Elis.

Pour obtenir de l'assistance, ils tournèrent leurs vues vers la nouvelle union de la nation arcadienne, firent valoir leur qualité d'Arcadiens, et dans une pétition adressée au gouvernement central de Mégalopolis, ils demandèrent qu'il les prît sous sa protection. Vers le même temps, les Eliens réclamoient les secours des Arcadiens, leurs alliés, pour recouvrer leur ancienne domination sur les villes que les Lacédémoniens avoient rendues à l'indépendance.

Les Arcadiens n'eurent point d'égard à cette sollicitation. Ils portèrent un décret par lequel ils déclarèrent que la demande des Triphyliens étoit bien fondée, et que leurs compatriotes devoient être libres. Bientôt Elis devint encore plus irritée contre l'Arcadie, que celle-ci ne l'étoit contre Thèbes.

Cette désunion des membres de la confédération, promettoit de grands avantages à Lacédémone. Quoique plusieurs fautes successives eussent fait perdre à cette république la plus importante moitié de son territoire; elle poursuivoit cependant ses négociations au dehors, avec autant d'habileté que de succès.

Ce fut dans ces conjonctures critiques que Philiscus, Grec d'Abydos, arriva comme ambassadeur d'Ariabarzane, satrape de Bithynie, avec la mission avouée, d'offrir de la part du roi de Perse son entremise pour rétablir la paix entre les républiques de la Grèce. Il est évident que ce furent des intrigues du gouvernement de Lacédémone, qui occasionnèrent cette nouvelle intervention de la Perse.

Philiscus proposa de tenir un congrès à Thèbes; les députés de Thè-

bes et de ses alliés, s'y rendirent avec ceux de Lacédémone. Il paroît, suivant le témoignage de l'historien, que les Thébains ne furent pas déterminés en cela par la crainte de la Perse, car Philiscus ayant demandé comme article indispensable, que la Messénie rentrât sous le joug de Lacédémone, ils refusèrent positivement de traiter, à moins que la Messénie ne fût reconnue indépendante.

Cette résolution ayant été manifestée avec fermeté, les négociations furent bientôt rompues, et l'on se prépara des deux côtés à renouveler la guerre. Philiscus montra clairement alors son attachement à la cause des Lacédémoniens, en employant pour lever des troupes mercenaires à leur service une somme considérable d'argent, que lui avoit remise le satrape. Sur ces entrefaites un corps d'auxiliaires envoyés par De-

nys, tyran de Syracuse, composé, comme dans l'année précédente, presqu'entièrement de Gaulois et d'Espagnols, se joignit à l'armée lacédémonienne. Avant que les Athéniens eussent le temps d'entrer en campagne, une sanglante bataille fut livrée. Archidamus, fils d'Agésilas, vainquit les forces réunies d'Argos, d'Arcadie et de la Messénie. Diodore assure qu'il y périt plus de dix mille hommes, mais tous les historiens s'accordent à dire, que Sparte ne perdit pas un seul de ses défenseurs. Après tant de désastres, la nouvelle de cette victoire extraordinaire fit une telle sensation à Lacédémone, qu'Agésilas, les Ephores, les vieillards et enfin tous le peuple en versèrent des larmes de joie. Mais comme la douleur n'en arracha aucune ni aux Lacédémoniens ni à leurs alliés, cette journée est devenue cé-

lèbre sous le nom de *bataille sans pleurs* [1].

La guerre de Thessalie ne laissoit pas de donner à Thèbes de l'inquiétude. Cependant ses efforts contre Lacédémone ne l'empêchèrent pas de secourir ses sujets et alliés septentrionaux, contre le successeur du plus formidable potentat de ce siècle. Elle étendit même sa domination et son influence jusques aux villes riches et populeuses de la Thessalie.

Tandis que les projets ambitieux d'Alexandre de Phères nécessitoient des mesures de précaution et de défense, l'indignation qu'excitoit sa tyrannie parmi ses sujets, les rendoit enclins à la révolte.

On envoya Pélopidas en Thessalie, avec une armée, et le pouvoir absolu

[1] Cette action eut lieu près de Midée. (*Note du traducteur.*)

de faire ce qu'il jugeroit à propos pour l'avantage, non-seulement des Thessaliens, mais des Béotiens qui se déclaroient leurs protecteurs.

Pélopidas s'avança jusqu'à Larisse, et en chassa la garnison du tyran. Il ouvrit des négociations en Macédoine, fit un traité d'alliance avec Alexandre roi de ce pays, dont le gouvernement étoit troublé par les intrigues de Ptolémée, son frère naturel; il reçut de lui comme ôtage son jeune frère Philippe, alors enfant, qui fut ce grand Philippe, père d'Alexandre, plus grand encore. Pélopidas amena ce jeune prince à Thèbes.

Ce fut, selon Diodore, dans sa seconde campagne en Thessalie, que Pélopidas éprouva un grand malheur, que Polybe attribue à son imprudence. Comme il s'étoit rendu auprès du tyran de Phères, pour négocier la paix, il fut arrêté et jeté dans

une prison. Son armée fut obligée de se retirer devant des forces supérieures ; elle souffrit beaucoup dans cette retraite, et si elle ne fut pas entièrement détruite, elle en fut redevable à l'habileté d'Epaminondas, qui servoit dans un grade subalterne, mais que la voix unanime des soldats chargea de suppléer à l'inexpérience des autres généraux. Il paroit que ce fut par des négociations, soutenues sans doute par la force des armes, et même par quelques concessions, que l'on parvint à obtenir du tyran la liberté de Pélopidas.

Les troubles de la Thessalie fixèrent l'attention des Athéniens, qui avoient des relations anciennes et étendues avec les villes qui la composoient. Lacédémone n'ayant pas tiré un grand avantage de la bataille gagnée par Archidamus, et la confusion augmentant dans la confédération

des Thébains, par suite des guerres que ceux-ci avoient à soutenir au nord de la Grèce, il fut résolu que l'on feroit marcher au secours des Thessaliens les forces que l'on avoit coutume de faire passer tous les ans dans le Péloponnèse.

Cependant un ambassadeur de Lacédémone représenta si énergiquement le danger de la rébellion qui avoit éclaté dans la Laconie, et demanda avec tant d'instances la coopération d'une armée athénienne qu'on déféra à sa réquisition [1].

[1] Diodore prétend que les Athéniens envoyèrent au secours d'Alexandre de Phéres mille homme d'infanterie et trente galères commandées par Autoclès. Cette assertion ne me semble pas absolument incompatible avec ce que dit Xénophon, qu'Alexandre étoit pour les Athéniens un ennemi dangereux, ou que le projet d'envoyer une armée de terre considérable en Thessalie n'eut pas de suite. (*Note de l'auteur*).

Tout sembloit faire espérer à Lacédémone qu'elle reprendroit sa supériorité, au moins dans la presqu'île. Les chefs habiles qui gouvernoient Thèbes, observèrent que la première et même la cause la plus efficace de ce changement, avoit été les négociations de Sparte avec la Perse; ils résolurent de s'adresser à leur tour à cet empire, et de chercher à nuire à leurs ennemis par leur politique extérieure, encore plus que par la force des armes. Euthyclès, ambassadeur de Lacédémone, résidoit à cette époque à la cour de Perse. On assembla en conséquence un congrès de la confédération. Pélopidas fut envoyé à Suze au nom de Thèbes, et accompagné de ministres d'Argos, d'Elide et d'Arcadie. Les Athéniens jaloux de cette mesure, envoyèrent aussi comme députés Timagoras et Léon.

Le choix des Thébains étoit heureux, mais celui des Athéniens ne le fut pas autant. Pélopidas affecta de mépriser le ministre arcadien Antiochus, sans doute afin de gagner plus facilement l'athénien Timagoras, avec l'aide duquel il remplit complètement le principal objet de sa mission.

Il fut traité avec distinction par la cour de Perse. Le dédain qu'il montroit à l'envoyé d'Arcadie, suffit pour attirer à l'ambassadeur et à son pays les mépris de la cour. Un Persan d'un rang élevé, fut nommé pour accompagner Pélopidas à son retour dans sa patrie. Il étoit porteur d'un édit du roi, par lequel ce prince exprimoit les conditions de son amitié. Il demandoit que les Lacédémoniens reconnussent l'indépendance de la Messénie, et que les Athéniens désarmassent leur flotte, ajoutant

qu'il déclareroit la guerre à celui des deux peuples qui refuseroit de souscrire à ces conditions.

Il étoit dit en outre que toute ville grecque qui refuseroit son contingent pour une telle guerre, seroit l'objet des premières hostilités; que celles qui accepteroient les conditions proposées, seroient considérées comme amies du roi, et celles qui les rejetteroient comme ennemies.

La conduite de Pélopidas envers l'Arcadie et son ambassadeur, eut dans la politique de Thèbes des suites funestes. Antiochus en prenant congé de la cour de Suze, refusa les présens d'usage. De retour dans son pays, il rendit compte de sa mission à l'assemblée de Mégalopolis dont le titre même des dix mille ou des innombrables indique assez l'organisation vicieuse. Il peignit l'empire de Perse comme un pays, dans le-

quel fourmilloient les boulangers, les cuisiniers et les échansons, mais où il avoit cherché en vain des hommes propres à combattre les Grecs. Il tourna même en dérision les richesses si vantées de ce royaume, en disant que son fameux platane d'or, n'étoit pas assez grand pour mettre à couvert une sauterelle. Les esprits étant ainsi échauffés, la nomination des députés arcadiens ne fut pas faite d'une manière favorable au parti des Thébains. Le fougueux orateur Lycomède fut nommé représentant de Mantinée. Non-seulement, il refusa de prêter le serment tel que la formule en étoit proposée, mais il prétendit que ce n'étoit pas à Thèbes que le congrès devoit avoir lieu.

Les Thébains s'étant récriés avec aigreur sur ce qu'il vouloit jeter du trouble dans la confédération, il dé-

clara qu'il ne resteroit pas plus long-temps au congrès. Les autres députés arcadiens suivirent son exemple ; ce fut vraisemblablement la cause pour laquelle le congrès se sépara sans avoir pris aucune résolution.

Les Thébains, malgré cette contrariété, n'avoient cependant pas renoncé à leur projet de prendre sur les nations grecques cet ascendant que Lacédémone avoit eu si long-temps. Ils envoyèrent séparément à toutes les villes la réquisition d'accepter les conditions proposées par le roi de Perse ; espérant que la crainte d'encourir à la fois l'inimitié de Thèbes et des Perses les rendroit plus dociles.

Les Corinthiens furent les premiers qui refusèrent. Ils répondirent avec énergie qu'ils n'avoient pas besoin de former d'alliance, ni de faire au-

cun échange de serment avec le roi. La plupart des autres états se comportèrent d'après leur exemple. Ainsi, dit Xénophon, échoua le projet de Pélopidas et des Thébains, d'acquérir l'empire de la Grèce.

Fin du tome neuvième.

TABLE
DES MATIÈRES.

CHAP. XXXIV. *Affaires de l'île de Rhodes. Mort de Thrasybule et de Conon. Suite de la guerre jusqu'à la conclusion de la paix dite d'Antalcidas.* 5

CHAP. XXXV. *Affaires de la Grèce, depuis la paix d'Antalcidas jusqu'à la décadence de Lacédémone, et l'élévation de Thèbes, par les suites de la bataille de Leuctres.* 37

CHAP. XXXVI. *Affaires de la Grèce depuis la bataille de Leuctres, jusqu'à l'époque où les Thébains firent une tentative pour commander à toute la Grèce, avec l'assistance de la Perse.* 119

FIN DE LA TABLE.

VA1 15719444